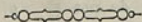


MADAME J. J. FOUQUEAU DE PUSSY

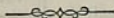


Madame de Pussy vient de mourir à Paris, dans un âge avancé et après une longue maladie dont elle a supporté les douleurs avec une patience stoïque. — Nos anciennes abonnées ont conservé le souvenir de son esprit vif et gracieux, resté toujours jeune sous les glaces de l'âge ; du bon sens pratique et du bon goût qui animaient la *Correspondance* dont, seule, elle resta chargée pendant dix-neuf ans ; ses amis n'oublieront pas l'agrément de son commerce, l'attrait de sa conversation, son dévouement pour sa famille et sa compassion pour les malheureux. Son intelligence et ses idées portaient le sceau des temps où elle avait vécu ; elles devaient au dix-huitième siècle quelque teinte philosophique, mais son cœur semblait revêtu de cette force et de cette énergie qui, aux jours de la révolution, inspirèrent à tant de femmes des prodiges de courage, alors surtout qu'il s'agissait du salut des autres. Son esprit comme son caractère étaient d'un autre âge et avaient une saveur et une vigueur qu'on retrouve rarement.

Madame de Pussy était née à Orléans, et son corps a été ramené dans sa ville natale. Nous demandons une prière pour elle à toutes celles qui l'ont lue, qui l'ont aimée, amies inconnues qui voudront bien s'intéresser pour elle auprès de Dieu.



CAUSERIE ARTISTIQUE



SALON DE 1863



E n'est point un salon ordinaire, mesdemoiselles, que le salon de 1863. On y voit figurer non-seulement les morceaux choisis par l'aréopage des membres de l'Institut, mais encore ceux qu'ils ont repoussés. Non-seulement les œuvres portant au livret le numéro d'ordre qui les classe parmi les

œuvres d'élite, mais encore les œuvres étranges, insuffisantes ou malheureuses qui avaient été rejetées par des Aristarques aux ténèbres extérieures. Las d'entendre des réclamations et des plaintes, l'Empereur, à la veille de l'ouverture du Salon, a renvoyé les artistes et le jury, dos à dos, devant le suffrage universel.

Bien des gens, parmi ceux qui criaient le plus

fort, ou qui faisaient le plus les dédaigneux, parmi les jugés qui vouaient les juges aux dieux infernaux, et les juges qui disaient *racca* aux jugés, se sont trouvés penauds quand le *Moniteur*, un beau matin, leur a déclaré que le jugement était cassé, et qu'on irait en appel. D'autres, plus sûrs de leur fait ou plus aveuglés sur leur infailibilité, se sont réjouis.

« C'est bien fait, disaient les douaniers de l'Institut, on verra quelle figure feront, accrochés aux murs d'une exposition, nos chefs-d'œuvre méconnus! »

« A la bonne heure ! disaient les refusés, on verra l'incurie, ou l'incapacité, ou la malveillance de nos juges ! »

On a vu — malgré la mauvaise grâce de l'administration des musées, qui a exposé le plus mal possible ceux qu'on n'aurait pas voulu exposer du tout, qui leur a d'abord refusé numéro et livret, classement et publicité, car l'administration, comptant dans son sein des juges déjugés, avait bien quelques raisons de faire cause commune avec le tribunal qui, après tout, riait jaune ; — on a vu donc, et.... on a trouvé que les deux parties avaient tort et avaient raison — que la majeure partie des ouvrages refusés étaient absurdes et ridicules — mais que parmi s'élevaient des toiles et des statues fort passables, bonnes, excellentes !

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage pour être sûr que celles d'entre vous qui sont à même de visiter le Salon, entreront chez les refusés sans parti pris ; votre éducation artistique doit être assez faite, j'espère, pour que vous sachiez discerner les œuvres estimables et les œuvres méritantes des œuvres ridicules, et que vous ne fassiez pas comme la majorité du public qui croit se montrer connaisseur en riant à gorge déployée. — Le nombre est fort grand, comme vous savez, des gens qui n'entendent rien à l'art. Quand ces gens-là sont dans les salons des refusés, ils n'osent se donner carrière parce que l'admission au Salon donne à toutes les œuvres exposées un certain prestige qui les tient en respect. Oh ! comme ils s'en donnent dans les salons de l'index ! et comme c'est amusant de les voir s'attacher à une œuvre bien meilleure que celle qu'ils contemplaient avec des yeux admiratifs, quelques instants auparavant !

Montons, s'il vous plaît, le grand escalier, et entrons dans le salon carré — le salon d'honneur.

Je n'ai pas besoin de vous signaler le portrait de l'Empereur par Hippolyte Flandrin, car vous irez droit vers lui, conduites par la foule.

Ce portrait excite, paraît-il, l'admiration générale ; pour moi, mesdemoiselles, qui aime Flandrin, comme vous savez, — qui ai beaucoup désiré lui voir faire le portrait de Napoléon III, — qui ne l'eusse pas commandé à un autre si la charge m'était incombée de choisir parmi nos peintres le portraitiste de l'Empereur, pour moi, je n'admire pas, cette fois, l'œuvre de Flandrin. Il est, je le sais, des tâches difficiles. M. Flandrin a voulu faire de l'Empereur non le portrait banal et vulgaire, le portrait stéréotypé que nous avons vu reproduit par cent peintres à autant d'exemplaires, mais un portrait qui montrât l'âme en même temps que la forme extérieure, qui gardât un reflet du génie — là était l'écueil où l'artiste est venu briser ses efforts.

Le caractère principal du visage de l'Empereur, en

effet, c'est de n'avoir pas une expression définissable ; d'être d'une profondeur qu'on ne sonde pas ; j'entends parler de son visage de souverain et non de son visage d'homme privé qui peut prendre facilement les expressions les plus diverses. — Mais ce n'est point l'homme privé qu'a voulu peindre M. Flandrin, c'est l'Empereur aux Tuileries, dans son cabinet : Napoléon III, successeur de Napoléon I^{er}. Pourquoi donc alors mettre sur ce visage, — qui n'en revêt jamais, — une expression concrète ? traduire ce qui est intraduisible ?

Si vague que soit l'espèce de poésie qu'a jetée l'artiste dans ces yeux noyés, elle rapetisse l'inconnu en lui donnant une mesure. On a beaucoup expliqué l'expression que cherchait M. Flandrin pour le portrait de l'Empereur. Pour moi, je crois qu'il a voulu peindre en Napoléon III l'homme providentiel, qui attend du ciel la lumière inspiratrice, qui écoute les mystérieux décrets dont il est l'exécuteur prédestiné, en même temps que l'homme qui a épuisé toutes les grandeurs humaines et porte le poids de la suprême mélancolie ; — la *melancholia* telle que la conçut Albert Dürer dans ce beau dessin que vous connaissez sans doute, mesdemoiselles.

C'était une sublime conception — une audacieuse entreprise, — M. Flandrin a échoué pour cette fois.

Non loin du portrait de l'Empereur, nous trouvons un beau portrait du roi des Belges de M. Winne ; on en parle moins que du premier — la foule ne se presse point à l'entour ; — pour moi je le préfère, comme on peut préférer une œuvre réussie à une œuvre qui ne l'est pas.

M. Winne n'a pas visé si haut que M. Flandrin. Selon la coutume de l'école belge, il a cherché seulement le point juste de la réalité. Il l'a touché avec une facture large, solide et savante. Ces Belges ont de vrais *tempéraments* de peintres, comme on dit en style d'atelier. — Il ne faut pas leur demander l'élevation de pensée, les aspirations nobles de nos artistes, mais il faut leur reconnaître une supériorité réelle dans le rendu sincère et simple de la nature.

Les lions du salon carré, ce sont encore les tableaux de M. Protais qui ont été achetés par l'Empereur : *Le matin avant l'attaque*, — *Le soir après le combat*. — Ce n'est pas la première fois, mesdemoiselles, que je vous parle de M. Protais. Déjà je crois vous avoir signalé, alors que la foule ne s'y portait pas encore, les tableaux si simplement rendus, si profondément sentis du peintre qui entend le mieux l'esprit militaire de notre époque.

Chaque temps a ses types et chaque type trouve l'artiste qui l'exprime. Charlet savait rendre admirablement les vieux grognards de l'empire, ces débris de l'armée d'Egypte, d'Italie, d'Espagne et de Russie qui avaient dû partir à quinze ans, sans habits et sans souliers comme *volontaires de la République*. — Qui mieux qu'Horace Vernet a reproduit le type de nos soldats de 1830 à l'armée d'Afrique, — alors qu'on les appelait : « *des troupiers* ? » Aujourd'hui la guerre n'est pas ce qu'elle était en 1800, ni même en 1830. Elle a un caractère particulier que comprend bien M. Protais. Chez ces soldats qui vont se trouver en face de l'ennemi, point de pose dramatique, point de vaine fanfaronnade : un courage froid, et avant tout, sur les visages, une expression générale de résolution, de croyance au devoir, de soumission aux

decrets de la Providence; puis, en même temps, une attention soignée aux préparatifs du combat. Je gagerais que ces soldats — dont l'un boulotte sa gâchette, dont l'autre fait jouer la gâchette de son fusil, dont un troisième embrasse les embuscades d'un clairvoyant regard, tout cela avec une simplicité qui a sa grandeur — que ces soldats ont tout à l'heure fait le signe de la croix, recommandé leur âme à Dieu et fait à l'oreille de leur meilleur camarade leur testament en trois phrases. Chez ces hommes qui marchent à la mort il n'y a ni exaltation ni bravade, ni hésitation ni faiblesse. Tout à l'heure, quand les premiers coups de fusil auront engagé l'action, ils auront le courage bouillant, la *furia francese*.

Au soir, la même compagnie de chasseurs à pied revient du combat: elle a vaincu, mais il y a bien des vides dans les rangs. On se compose, on se pause, quelques-uns, en se retrouvant, s'embrassent par un élan de joie. Ici, comme tout à l'heure, dans le troisième tableau de M. Protais: *Retour de la tranchée en Crimée*, on est pris par un sentiment juste, profond et simple de la situation, qui captive.

Pendant que nous sommes dans le salon carré, je signale à votre attention, mesdemoiselles, les deux grands tableaux décoratifs de M. Puvion de Chavannes, intitulés: *le Travail et le Repos* et qui sont destinés, je crois, à faire pendant à ceux qu'il exposait en 1861: *La Paix et la Guerre*. Cette peinture d'un ton gris et froid, qui semble de la peinture à fresque, ne vous séduira pas au premier coup d'œil. Elle blessera presque vos yeux; mais si vous vous accoutumez à l'aspect général, si vous ne vous rebutez pas de bien des invraisemblances et de bien des détails choquants qui vous frapperont, dans le *Travail* surtout, vous trouverez dans les compositions de M. Puvion de Chavannes une noblesse que vous ne reverrez nulle part ailleurs parmi les œuvres exposées. On a dit et on répète depuis bien longtemps: la grande peinture s'en va. A vrai dire, même, la grande peinture, la peinture décorative n'a jamais été absolument dans le génie français, comme elle était par exemple dans le génie italien de la Renaissance. Eh bien, il semble que M. Puvion de Chavannes ait reçu une étincelle de ce génie; non qu'il imite ou pastiche les Italiens; son inspiration est bien à lui; mais parce qu'il sait, comme eux, manœuvrer sur de gigantesques espaces les épisodes et les motifs; qu'il y est à l'aise, que tout cela s'enveloppe dans je ne sais quelle maestria.

Quant à la couleur terne qui vous aura déplu au premier abord, vos yeux s'y feront peu à peu. — Vous vous rendrez compte alors que des peintures destinées à tapisser les panneaux d'une salle d'habitation ne doivent point avoir un aspect trop brillant qui, à la longue, fatiguerait l'attention. On peut ne pas voir les peintures de M. Puvion de Chavannes, et on peut également, selon la disposition d'esprit, les contempler entièrement pendant des heures. On viendrait enfin au milieu de cela et l'on y trouverait de grandes pensées.

Entre ces deux toiles de M. Puvion de Chavannes nous avons la *Prise de Magenta* de M. Yvon, tableau plus réussi que sa bataille de l'an dernier. Ici mesdemoiselles, vous verrez la *furia francese* dans tout son éclat. C'est un tableau militaire, brillant, réussi, tel qu'il en faut dans nos musées pour raconter no-

tre histoires; pourtant je doute qu'il vous inspire autant d'idées, qu'il vous donne des impressions aussi profondes que les petits tableaux de M. Protais.

Je ne vous conduirai pas vers tant d'autres tableaux militaires qui tapissent les murs du salon carré, mais n'attirez les regards que secondairement; j'aime mieux vous conduire, à travers les galeries et les salons carrés, des extrémités de l'exposition vers les tableaux les plus remarquables du salon de 1863.

La peinture religieuse devrait vous occuper d'abord; mais cette année comme depuis longtemps hélas, elle ne tient pas la première place dans l'art français. C'est avec un profond sentiment de tristesse que je m'arrête devant les tableaux froids ou d'aspect théâtral, ou maniérés, qui s'efforcent de rendre les sujets fournis par l'Ancien ou le Nouveau Testament.

Pas un n'inspire la prière; si, un seul — et même deux; une *Piété* de M. Laville, tableau qui est un pastiche des anciens peintres de Flandre et d'Italie, qui rappelle Van Eyck, le Pérugin, les Bellini, mais qui, pastiche ou non, serait bien dans une chapelle, et la *Prière du soir*, de M. Carolus Duran. Ici, le tableau religieux est un grand tableau de genre; s'il vous en souvient, mesdemoiselles, c'est aussi dans un tableau de genre, l'an passé, où je crois au pinceau de M. Legrip, que nous avions trouvé un profond sentiment de foi. M. Carolus Duran, comme le livret l'indique, est un Français qui habite Rome. Aussi est-ce dans la campagne de Rome, dans ce désert grandiose, comme les ruines d'une civilisation superbe, qu'il a rencontré son tableau. Oui, un soir qu'il se promenait à l'heure de l'Angélus, il a vu tout à coup ces moines tomber à genoux devant cette croix vermoulue mal assujétie par une poignée de pierres. Qu'est-ce que cette croix? — Un de ces ex-voto comme il s'en trouve par milliers dans la campagne de Rome et dans les Apennins. Peut-être est-ce la marque d'une tombe; peut-être, le monument d'une victoire. Un saint ermite a planté cette croix, ou bien un brigand à l'heure du repentir; elle est l'expiation d'un forfait, ou le témoin d'un miracle. Peu importe! C'est une pensée chrétienne toujours qui l'a élevée entre ces pierres. A l'heure de la prière, les moines la rencontrent et tombent à genoux. Voici l'acte de foi, dans sa grandeur et sa simplicité.

Le *Massacre des Innocents* de M. Alexandre Leloir, a une énergie poignante. Je ne veux rien vous dire de la triste et bième *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne* de M. Matout — artiste de talent qui s'est fourvoyé dans je ne sais quelle lointaine et gauche imitation de l'école d'Owerbeck. C'est de l'école espagnole, que M. Ribot a emprunté la manière, pour peindre la *Prière des jeunes filles de l'école des Sœurs*, encore un tableau de genre. Puisque je vous cite ce dernier tableau, laissez-moi vous signaler les *Orphelines* de M. Léonard, un peintre belge qui apparaît, je crois, pour la première fois à nos expositions. Il y a là un curieux effet de soleil couchant en même temps qu'un sentiment très-doux et très-juste du sujet et de la situation. Ce tableau devrait être d'une femme.

Voyons maintenant la peinture d'histoire et excusez-moi, mesdemoiselles, d'avoir interveni les classes au point de glisser des tableaux de genre dans la peinture religieuse. Mais les classes existent-elles

maintenant? Point du tout et je défie le plus méticuleux critique de diviser les tableaux de nos derniers salons par catégories. A vrai dire, nous n'avons plus que des tableaux de genre de diverses grandeurs et de différents sujets; voilà tout. Exceptions, bien entendu, les grandes pages de M. Puvis de Chavannes, et c'est précisément cette exception qui leur constitue une importance particulière malgré leurs défauts.

Par exemple qu'est-ce que la peinture d'histoire? — On range sous ce nom générique... Mais à quoi servirait la définition, mesdemoiselles, puisque la chose n'existe plus?

Trois tableaux de Gustave Doré — l'illustrateur illustre de tant de beaux livres que vous avez dû feuilleter, témoignent que leur auteur entend l'académie comme il entend la composition saisissante, dramatique, intelligente. C'est un de ces artistes doués que M. Doré, comme il ne s'en rencontre pas souvent. Nous avons vu ce qu'il sait faire lorsqu'il s'agit d'illustrer Dante et Perrault; les tableaux qu'il nous montre cette année prouvent qu'il y a en lui l'étoffe d'un vrai décorateur.

Voulez-vous maintenant que nous regardions les portraits? Ils sont, entre la peinture d'académies et la peinture de genre, les intermédiaires naturels; et, bien que nous ayons écrié le sujet en nous occupant plus haut du portrait de l'Empereur par M. Flandrin, et de celui du roi des Belges par M. de Winne, ils nous offrent encore plusieurs beaux spécimens de l'art français. En première ligne, je mettrai le portrait de madame S..., par M. Róskowski, lequel, décidément, n'a point de rival pour les portraits de douairières. Est-ce un portrait, est-ce une délicieuse fantaisie, que cette jeune femme si jolie et si coquettement parée, peinte par M. Jalabert, en costume du temps de Henri III? J'ouvre le livre, et je vois : portrait de M^{me} la comtesse E. de P.... Je m'informe et on m'assure que le portrait est ressemblant. Cherchez-le, mesdemoiselles, vous le trouverez non loin d'un *Christ marchant sur la mer*, du même artiste, que j'approuve moins, et d'une étude de petite fille, *Maria Abruzzese*, que je vous recommande particulièrement de regarder. Vous verrez, dans le portrait de madame la comtesse E. de P..., le plus joli et mignon portrait qu'on puisse faire d'une jolie femme, et vous reconnaîtrez dans *Maria Abruzzese* le type populaire des environs de Rome.

La fillette des Abruzzes, qui a servi de modèle à M. Jalabert, est fort à la mode, paraît-il en ce moment, parmi les artistes qui vont à Rome, car vous la verrez reproduite cinq ou six fois au Salon. C'est précisément les diverses études de divers artistes, d'après un même modèle, que je vous engage à apprécier. Vous remarquerez que chacun voit la même chose avec des yeux différents, que chacun pose sur la nature son idéal propre.

Par exemple, tandis que dans *Maria Abruzzese*, M. Jalabert a vu la grâce mignonne de l'enfance et la promesse d'une beauté accomplie, M. Hébert y a vu le type fiévreux qu'il affectionne; ainsi des autres. Et, mesdemoiselles, ce n'est point seulement dans l'ordre matériel que se produit ce phénomène; plus encore il se produit au moral. Les êtres et les choses n'ont pas deux fois le même aspect : les objets extérieurs ne sont que les prétextes de nos conceptions... Mais on pourrait aller loin à la suite de ces déductions

qui effleurent la philosophie. Mesdemoiselles, nous sommes au Salon, restons-y.

Je vous recommande le joli portrait que M. Jobbé-Duval a fait de son fils; une belle tête et une belle prestance d'enfant intelligent et résolu. Je n'ai pas besoin de vous signaler les portraits coquets de MM. Dubufe père et fils, parmi lesquels se glisse l'intelligent et mâle visage de M. Robert-Fleury. Vous les verrez, assurément, si vous allez au Salon; vous en entendrez parler par vos amis si vous n'y allez pas. Mais je préférerais vous voir arrêter longuement votre attention sur ceux de M. Lehmann, qui joignent au fini le plus précieux l'étude la plus consciencieuse.

Est-ce parmi les portraits qu'il faut classer l'étude si franche, si solide, si réussie qu'un nouveau venu, M. Cabane, expose sous ce titre : *Femme cévenole*? Rien de plus réaliste dans le bon et le vrai sens du mot, que ce morceau, placé par le sort de l'ordre alphabétique, aidé peut-être de la malice de l'administration, précisément à côté des œuvres de M. Courbet. Ah! M. Courbet! quel coup que ce voisinage! A qui persuaderez-vous désormais que vous êtes réaliste?... Et si vous ne l'êtes pas, quoi donc êtes-vous? Il faut ranger la *Femme cévenole* de M. Cabane parmi les œuvres les plus remarquables du Salon de 1863.

Nous arrivons aux tableaux de genre et aux paysages. Que de noms se pressent au bout de la plume; que d'œuvres excellentes réclament une mention!

D'abord voici M. Gérôme qui, délaissant l'antique, pour cette fois, nous mène au Louvre, au temps de la jeunesse de Louis XIV, et nous traduit la scène racontée par madame Campan. Au moment du petit lever du roi, quand les courtisans se précipitent par les portes qui viennent d'être ouvertes, nous voyons le roi faisant déjeuner Molière. — Stupéfaction générale! — Le profil d'un prélat prend une expression de hauteur, tandis que les autres visages traduisent toutes les nuances de l'étonnement et de la jalousie.

« Vous me voyez, messeigneurs, occupé à faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux, » dit le roi.

La même scène a été représentée par M. Léman avec un demi-succès.

De M. Gérôme, nous avons encore *le Boucher turc* et *le Prisonnier*, scène de mœurs orientales, pleine d'impression, qui est à mon sens cette année son plus remarquable tableau.

A chaque Salon, nous revoyons avec de nouveaux applaudissements MM. Willems et Alfred Stevens. Ils valent Terburg et ne l'imitent pas. Comme lui, ils ont le sentiment juste du vrai et du simple; comme lui encore, l'exécution habile et savante. De même que Terburg fut essentiellement de son temps, de même ils sont du leur. On pourrait dire d'eux comme de lui, comme de Miéris et de tous les peintres hollandais d'autrefois, qu'ils font toujours la même chose; mais la vie d'intérieur n'est-elle pas aussi toujours la même? et d'eux comme de leurs devanciers quel est le tableau qui n'intéresse pas?

M. Müller (Charles-Louis) nous arrive, comme toujours aussi, avec une scène pathétique empruntée au

roman de l'histoire, pour ainsi dire : nous assistons cette fois à *Une messe sous la Terreur*. Quelques chrétiens, dans une mansarde, sont agenouillés devant un autel improvisé; il y a là de grandes dames pour-sui-vies et des gens du peuple. L'autel, c'est une com-mode ventrue, en bois de rose, meuble de luxe tombé, on ne sait comme, dans le pauvre ménage. Au fond, des outils et un établi nous disent que nous sommes chez des ouvriers; sur le devant du tableau, une femme porte à son bonnet la cocarde patriotique, ce saut-conduit indispensable de 93. J'aurais dû, à plus juste titre que bien d'autres, compter cette toile parmi les tableaux religieux de l'Exposition, car rien n'inspire davantage le besoin de la prière que la vue de la foi persécutée. Mais, que vous disais-je? les genres aujourd'hui sont tellement confondus, qu'on ne sait comment s'y reconnaître; aussi ne s'y reconnaît-on pas.

M. Jules Breton nous montre la *Consécration de l'église d'Oignies*; est-ce encore là un tableau de genre ou un tableau religieux? Peu importe; on y retrouve le réalisme de bon aloi de son auteur : toutes les têtes doivent être ressemblantes, celle du prédicateur comme celle de la fondatrice; c'est le principal dans un tableau commémoratif.

Il est de mode, dans un certain monde artistique, d'admirer beaucoup les études réalistes de paysans et de paysannes de M. Millet. Je ne me sens point entraîné très-vivement vers ces sujets grossiers assez grossièrement rendus; toutefois, il faut reconnaître aux paysans de M. Millet une grande vérité d'attitude et d'expression. Quant je dis d'expression, j'emploie un terme convenu plutôt qu'approprié, car le propre des têtes de paysans de M. Millet, c'est de ne point avoir d'expression. Il peint l'homme de la glèbe, le valet de paysan; celui-là qui ne sera jamais qu'une machine organisée propre à peser d'un certain poids sur une charrue, et voilà tout.

Mais passons, mesdemoiselles, passons vite; je m'aperçois que j'approche des limites imposées à cet article, et nous n'avons encore parlé ni des paysagistes, ni de la sculpture, ni des refusés. Avant de passer, pourtant, citons les noms de MM. Comte, Frère, Fromentin, Heilbuth, Herbostoffer, Hamman, La Biéty, etc., dont les excellents tableaux vous arrêteront probablement.

Rien de frais, d'ombreux, de printanier, de simple comme les paysages de Daubigny; il faut dire maintenant des Daubigny, car le célèbre paysagiste nous présente cette année son fils, M. Pierre Daubigny, qui marche dans sa voie avec succès. Chaque fois qu'au printemps, en avril ou mai, je traverse nos campagnes plantureuses du centre de la France, que je vois, après une pluie chaude et fécondante, les arbres courber leurs branches vertes et touffues, les prés trempés de rosée, les chemins ruisselants sous une haie de pommiers en fleurs, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Les beaux Daubigny que le bon Dieu fait ! »

Les paysages de M. Nazon tiennent par le charme poétique de ceux de Cabat et de Corot, et par l'esprit de ceux de M. Français. Ce sont des études où la personnalité de l'artiste laisse son empreinte à côté de l'étude consciencieuse et sincère de la nature. Ceux de M. Laviéille, comme ceux de M. Daubigny, ne cherchent rien autre chose que la note juste, et ils la

rencontrent également dans un ton un peu sourd, un peu triste. Corot est toujours le poète que vous savez; Billé le peintre et le dessinateur à la grande manière; Paul Huet un paysagiste décorateur et peut-être le seul que nous ayons. M. Castan a deux excellents paysages, l'un parmi les tableaux reçus, l'autre parmi les refusés.

M. Harpignies et M. Blin sont dans le même cas. M. Chintreuil n'a pas eu la faveur de voir accueillir un seul de ses paysages par le jury. Je vous les signale, mesdemoiselles, parmi les refusés; vous verrez que ces toiles, comme celles de MM. Harpignies, Blin et Castan, comme bien d'autres, sont les consciencieuses études d'artistes d'un talent supérieur, à la recherche de certains effets de nature qui n'ont pas encore été rendus. Nous devons à M. Hanoteau un paysage plein de profondeur et d'effet : *Chevaux libres dans les bois du Nivernais*; à M. Aigulier, une échappée du beau soleil de la Provence, se baignant dans de belles eaux; à M. Jacque, d'excellentes études de paysage et d'animaux.

Mais comme si ce n'était pas assez des richesses de notre jeune école de paysage, l'étranger nous a envoyé un contingent notable de ses peintres qui, tous ou presque tous, débutent chez nous avec éclat. Ainsi voilà un splendide *Clair de lune*, qu'un Prussien, M. Saal, a saisi chez nous, dans la forêt de Fontainebleau, puis, du même, *Une nuit d'été en Laponie*, étude qui ouvre à nos rêves un pays inconnu.

C'est un grand intérêt que de pénétrer à la suite d'artistes, que nous voyons pleins de conscience et de talent, dans des contrées jusqu'alors inexplorées. Regardez, mesdemoiselles, cette nuit lapone où il fait jour, et regardez le *Poney express* de M. Saintin. Vous vous ferez une idée de ces crépuscules du nord qui ne finissent pas, et vous comprendrez aussi l'Amérique, ce pays où l'homme lutte corps à corps avec la nature et dompte les obstacles et les ennemis à coups d'audace et de revolver. M. Israëls nous fait connaître la Hollande, un pays où l'homme a aussi dompté la nature; mais alors à force de patience et de persévérance, et non point à coups d'audace. — Bienvenus soient MM. Andréas et Oswald, Achenbach, que nous envions à l'école de Dusseldorf. — Bienvenue encore, à M. Otto Van Thoren, qui nous apporte le tribut de l'Autriche.

Encouragés sans doute par les Expositions universelles, les étrangers, qui ne nous étaient venus que timidement jusqu'à ce jour, affluent au Salon de 1863. Les puissances du Nord, excepté l'Angleterre, sont presque toutes représentées. La Russie, que nous avons trouvée si pauvre à l'Exposition universelle de Londres, nous envoie quatre ou cinq tableaux qui se font regarder. Je citerai un *Assassinat de l'évêque de Liège* de M. Strazyński, où l'on trouve des qualités de mouvement et de composition dont je n'eusse pas cru capable un peintre de l'école russe.

Descendons, il en est grand temps, au jardin où l'on a mis la sculpture. Avant, laissez-moi encore vous rappeler, mesdemoiselles, qu'il ne faut pas quitter les salles de peinture sans voir les belles miniatures de madame Herbelin, la gloire de notre école; puis les fleurs, qui doivent spécialement vous intéresser, et les natures mortes, parmi lesquelles vous

trouverez les incroyables trompe-l'œil de M. Blaise Desgoffes, lesquelles font la stupefaction de tout Paris.

Selon moi, l'œuvre la plus remarquable de notre exposition de sculpture, si riche encore lorsqu'on la compare à toutes les écoles de sculpture étrangères, c'est une simple statue de plâtre : *Narcisse*, de M. Dubois, où un grand goût s'allie à un sentiment exquis de l'antique. Une autre figure, un *Saint Jean enfant*, complète l'exposition de M. Dubois, et la maintient à une hauteur qui donne, du premier coup, un nom à son auteur. C'est, je crois, la première fois que M. Paul Dubois paraît au Salon, et il n'y est accompagné d'aucune des recommandations qui mettent en vue un débutant. S'il marche dans la voie qu'il s'est ouverte, s'il ne laisse pas obliterer en lui le sens du beau, du noble et du simple, qui est le vrai sens sculptural, il promet à l'école française un grand artiste. Deux ou trois figures comme le *Narcisse* doivent faire un membre de l'Institut.

Le groupe de M. Carpeaux, *Ugolin et ses enfants*, a fait événement lorsqu'il a paru, en plâtre, parmi les envois de Rome, et c'est certainement un des morceaux les plus importants de notre exposition de sculpture. L'entreprise d'un pareil ouvrage, seule, serait une œuvre méritoire; la réussite, même relative, place encore son auteur parmi les artistes sur lesquels l'attention est éveillée. Je regrette, pour moi, qu'une grande conception et un bel ensemble soient gâtés par un abus d'anatomie, dans la pauvreté et la maigreur, que le sujet explique, mais n'excuse pas.

Tandis que nous en sommes aux œuvres conçues dans l'esprit académique, il nous faut encore arrêter devant le *Mercur inventant le caducée*, de M. Chapu; excellente figure sur laquelle on retrouve l'influence élégante et distinguée de l'école de Pradier : devant l'*Esclave romain*, de M. Lequeune, devant l'*Enfance de Bacchus*, de M. Perraud; devant les *Deux pigeons*, de M. Gumery, le *Charmeur de serpents*, de M. Bourgeois, le *Joueur de palet*, de M. Lavergne, devant le *Joueur de boule*, de M. Protheau et la *Déideuse*, de M. Salmon.

L'*Hypathie*, de M. Gaston Guillon, est encore une des figures remarquables du Salon. Je crois vous avoir dit un jour, mesdemoiselles, ce que fut Hypathie, cette femme illustre du Bas-Empire qui périt lapidée. Toutefois je ne sache pas que l'Eglise en ait fait une sainte comme le croit M. Gaston Guillon. Mais ne chicanons pas là-dessus, et admirons une figure hardie, bien jetée, nerveuse et frémissante.

Ce sont encore des figures dignes d'attention que la *Biblis* de M. Fesquet, les *Canéphores* de M. Falconis, la jolie *Psyché* de M. Aizelin, la *Tragédie* de

M. Schœnewerck, le *Printemps* de M. Mathurin Moreau, et l'élégante *Nymphé de la Gironde*, de M. Bonaffé.

Quant à la *Vénus aux cheveux d'or* de M. Arnaud, vous la verrez certainement, et je n'ai pas besoin d'appeler sur elle votre attention. Elle a vraiment des cheveux d'or; cette *Vénus*, et elle s'entoure d'un luxe de peinture et d'ornementation qui attire beaucoup les regards; c'est une preuve de plus que la parure ne fait pas la beauté, non que la *Vénus* ne soit, après tout, une figure estimable, mais elle manque d'élégance et d'idéal; elle est lourde et insignifiante.

La sculpture qui cherche la vie avant de chercher les lignes austères de la beauté grecque, a cette année, pour envoi triomphal, la *Bacchante* de M. Carrier-Belleuse. C'est ici, en effet, une statue frémissante et vivante autant que peut vivre et frémir le marbre.

Pour moi, j'appartiens, par mes sympathies, à l'école de sculpture qui cherche, avant tout, dans les bustes, la ressemblance et la vie. — Voilà pourquoi, par exemple, je tiens les trois bustes que M. Oliva envoie, et ensuite ceux de M. Iselin pour l'honneur de notre école française de portraits. — Mais je crois que la statue proprement dite ne doit pas partir du même point de vue que la sculpture de portrait. Tandis que la première a pour idéal perpétuel la beauté, et doit se défendre d'un trop grand naturalisme, tandis qu'elle doit choisir, ou plutôt voir la nature avec de certains yeux qui savent faire abstraction de ses pauvretés; la seconde, au contraire, ne doit jamais sacrifier la vie à la convention. Au lieu d'avoir la beauté pour idéal, elle a la ressemblance, et c'est ici de la beauté absolue qu'il faut faire abstraction. Tout en constatant un succès je fais donc mes réserves quant à la *Bacchante* de M. Carrier-Belleuse.

Il me reste, mesdemoiselles, à vous conduire dans le sombre corridor où gémissent les *refusés* de la sculpture; vous ne regretterez pas d'ailleurs de m'y avoir suivi lorsque vous verrez plusieurs œuvres estimables, et deux statues qui compteraient parmi les plus justement remarquées du Salon si on les y eût mises. Je veux parler du *Silence éternel* de M. Émile Hébert, figure d'une impression solennelle et profonde, d'une exécution large, mais bien entendue pour de la sculpture monumentale; et de l'*Ignorance*, par M. Schonenberg, figure d'une expression repoussante, mais d'une énergie michelangesque, d'une anatomie savante qui semblerait faite enfin, je le répète, bien plutôt pour tenir le premier rang à une exposition que pour en être exclue.

CLAUDE VIGNON.



BIBLIOGRAPHIE.

LES

JEUNES FILLES PAUVRES

Par M^{me} la comtesse DE MIRABEAU (1).

Nos lectrices connaissent de madame de Mirabeau deux récits spirituels et charmants qui ont été vivement appréciés, car de nos jours on est rarement gai, et tous ceux qui ont tenu une plume savent combien il est difficile de faire rire. Le sérieux, le mélancolique et le lugubre sont l'alphabet du mélier; être gai en restant de bon goût, c'est l'oméga, inaccessible pour beaucoup, et que madame de Mirabeau possède sans le chercher, car elle a dans l'esprit une lueur, une étincelle, un brio qui se communiquent très-naturellement à ses écrits.

Le volume de Nouvelles que nous annonçons aujourd'hui a-t-il été écrit pour les jeunes filles, ainsi que le titre paraît l'indiquer? Il est permis d'en douter, car les livres destinés à la jeunesse, et à la jeunesse féminine, exigent une délicatesse et une pureté extrêmes que nous ne trouvons pas dans cet ouvrage. Rien, ajoutons-le bien vite, rien n'y peut blesser la susceptibilité d'une femme, mais tout n'y est pas également bon à mettre sous les yeux candides d'une jeune fille. Cette restriction faite, disons que les nouvelles de madame de Mirabeau sont à la fois spirituelles et touchantes, et que si l'auteur de *Pompon* sait faire sourire, l'auteur des *Jeunes Filles pauvres* sait faire pleurer.

C'est la première Nouvelle qui donne son titre au volume. Dans un vieux château de Normandie habite une famille aussi pauvre que noble, composée du père, de la mère et de deux filles; l'aînée, Blanche, d'une beauté idéale; la seconde, Berthe, sans éclat, et perdue dans le rayonnement que produit sa brillante sœur. Pendant plusieurs années, parents, amis, connaissances, voisins de campagne ont les yeux attachés sur Blanche; on ne doute pas que cette reine de beauté ne devienne aussi la reine d'un cœur et d'une cassette, et qu'un opulent mariage ne lui permette de rendre à sa famille le rang dont elle a joui autrefois. Le temps se passe pourtant, et

aucune de ces flatteuses prévisions ne se réalise; parents, amis et voisins s'étonnent; ils ne savent pas que Blanche, cœur égoïste et vain, a deux fois trahi un noble amour, et que l'abandon et la pauvreté où elle végète ne sont que le juste et secret châtement de sa fausseté. A côté d'elle, Berthe a grandi, et sans penser un instant à elle-même, elle n'a vécu que pour ses parents, dépensant pour leur bonheur tout ce que Dieu lui a donné d'intelligente énergie et de force morale. La récompense vient pour elle comme la punition était venue pour sa sœur.

Le Revenant de Méridac, est l'histoire très-authentique et très-amusante d'un fantôme qui avait jeté un profond effroi dans un village breton. Un brave l'attend, s'embusque, et, le cœur palpitant, tire un coup de pistolet sur l'épouvantable apparition. Il avait tué un bouc, et le bouc amène un mariage. Les paysans bretons qui attribuaient le bruit, les soubres, les attaques nocturnes, à leur vieux roi Conan, sont-ils désabusés? J'en doute, et je crois que la spirituelle malice de madame de Mirabeau ne parviendra pas à ébranler ces préjugés séculaires.

Marguerite d'Érigny est un récit romanesque qui emprunte à l'esprit de l'auteur des détails charmants et un attrait réel. Un officier, nommé Paul Lambert, reçoit l'hospitalité dans un castel breton, où un vieux gentilhomme et sa fille l'accueillent avec la simplicité des anciens jours. Notons que madame de Mirabeau peint avec amour et en connaissance de cause les intérieurs de l'aristocratie.

L'officier se plaît dans ce noble manoir, un attrait inexprimable le lie au vieillard et à la jeune fille, il s'associe à tous leurs sentiments, il regrette avec eux un fils, un frère chéri qu'une mystérieuse catastrophe leur a enlevé, et il apprend tout à coup qu'il est lui-même cet héritier disparu depuis si longtemps; Marguerite d'Érigny retrouve son frère, et l'amitié fraternelle lui fait oublier les peines d'un mariage mal assorti; mais toute joie humaine est fugitive, et l'officier meurt au siège de Sébastopol. La disparition de l'enfant, les traces vagues qu'un événement terrible a laissées en sa mémoire rappellent parfois un des plus beaux romans de Walter Scott, *Guy Mannering*; et si madame de Mirabeau ne possède pas les grandes qualités du romancier écossais, le développement original des caractères et la trame serrée du récit, elle a une grâce française, une connaissance du monde, un esprit souple et doux, une amabilité enfin qui suffisent à la réputation d'une femme. Ce joli volume sera lu et en fera désirer d'autres.

(1) Un volume in-12, prix : 5 fr., à la librairie Parisienne, chez Dupray de la Malherie, 14, rue d'Enghien, Paris.

OEUVRES DE M^{LE} ULLIAC

Eugénie, ou le Monde en miniature (1).

— Quand mademoiselle Ulliac écrivait pour la jeunesse, elle lui parlait surtout au nom de la raison ; comme miss Edgeworth, avec laquelle elle offre quelques traits de ressemblance, elle s'adresse à l'intelligence de ses lecteurs : elle leur prouve qu'il est utile de faire son devoir ; elle leur démontre que la ligne droite est aussi la plus courte ; elle les oblige à convenir qu'être bon, véridique, obligeant, c'est déjà être heureux à demi, et c'est au nom de leur propre intérêt qu'elle les force à devenir vertueux. Ces vérités morales sont toujours encadrées dans une fable gracieuse, et où ni l'esprit, ni le talent d'observation, ni la connaissance du cœur et du monde ne font défaut. Aussi rappelons-nous avec confiance aux mères de famille et aux institutrices ces aimables livres qui n'ont pas vieilli, et auxquels l'éditeur vient de donner un vêtement élégant et tout nouveau.

Le premier de ces ouvrages est, ainsi que l'indique son titre, une étude du monde vu par le petit bout de la lorgnette. Eugénie trouve en elle-même et en ses amies les travers, les défauts, les passions qui rendent souvent la vie mondaine si pénible : la jalousie, les tracasseries, les rapports foisonnent autour d'elle, et par de dures leçons, elle apprend à se corriger elle-même et à supporter patiemment les autres. Ce tableau vrai des misères qui agitent la pauvre humanité depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse intéressera toutes les jeunes filles, et il mérite une place distinguée dans leurs bibliothèques.

J'en dirai autant de *Mathilde et Pauline, ou l'aideur et Beauté* ; c'est l'histoire de la maladie et de la guérison d'une âme malade. Une belle jeune fille calme et console, à force de soins et de bonté, une amie dont le visage et le cœur ont été à la fois dévastés par une cruelle maladie : la beauté des traits ne renaît pas sous le souffle de cette amitié bienfaisante, mais l'âme se radoucit, l'envie se dissipe, le bonheur renaît, et il y a là une étude bien graduée des transformations que peut subir le caractère d'un enfant. Ce volume se termine par une bonne traduction de la *Morale pratique*, de mistress Chapone, ouvrage d'éducation qui jouit en Angleterre d'une réputation bien méritée ; il offre, sous la plume de mademoiselle Ulliac, une lecture extrêmement attachante.

Marie, ou la Jeune Institutrice. — Petit roman attachant, destiné à prouver l'empire que peut exercer sur ceux qui l'entourent une âme bonne et élevée. Marie devient la seconde mère de ses élèves ; son dévouement gagne leur affection, et son in-

telligence obtient leur confiance. On trouve dans cet ouvrage les qualités qui distinguent tous les ouvrages de mademoiselle Ulliac, la pureté de la morale, un esprit doucement observateur, et une connaissance approfondie des devoirs des femmes envers leur famille et envers la société. L'éditeur a joint à ce livre une traduction des *Pensées* de lady Pennington, livre peu inférieur à celui de mistress Chapone.

La Pierre de touche (1). C'est à la conscience que s'applique ce titre ingénieux. Le héros du livre est un jeune ouvrier qui, au milieu des dangers de la jeunesse, des séductions de la vie de Paris, des tentations de l'envie et de la vanité, est doucement guidé par une sœur aînée et par un vieil ami qui lui apprennent à consulter, avant d'agir, cette infailliable pierre de touche que nous portons tous au fond de notre âme. Ce livre, un peu froid, est bien conduit cependant, et rempli de vues intelligentes sur la direction à imprimer aux jeunes gens de la classe ouvrière, mais nous y cherchons en vain l'esprit chrétien, seul fondement solide de la morale.

ANNALES DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Sous le patronage de

MONSIEUR DE SÉGUR (2).

Nous n'avons qu'un regret en annonçant cette excellente publication, c'est de ne l'avoir pas connue plus tôt : les mères de famille nous en auraient su gré. Ce journal, qui paraît tous les mois, n'est destiné qu'aux enfants ; il ne fait concurrence ni aux recueils d'instruction, ni aux journaux récréatifs : il n'a qu'un but : préparer les jeunes cœurs à la première communion par de doux enseignements, de suaves récits, dus à des plumes connues et dévouées au bien. C'est une œuvre charmante et bonne, une dans son intention, variée dans son ensemble, et qui nous paraît appelée à faire, à petit bruit, un bien très-réel. Son extrême bon marché lui ouvrira l'entrée de toutes les familles et de toutes les institutions, et après avoir eu le plaisir de lire ces bonnes feuilles, on aura celui de les répandre autour de soi, chez le pauvre, à l'ouvrage, dans la petite école de village, partout enfin où il est bon de stimuler le zèle et la piété.

M. B.

(1) Un joli volume in-12, prix : 1 fr. 50. Chez E. Maillot, rue Tronchet, 15.

(2) Ces *Annales* paraissent le 10 de chaque mois. Prix de l'abonnement (en timbres-poste) 3 francs par an ; 25 francs pour 10 abonnements. A la librairie Lethielleux, 66, rue Bonaparte.

(1) Un très-beau volume in-8°, avec gravures colorées, prix : 3 fr. 50. Chez Maillot, rue Tronchet, 15, Paris. Les deux ouvrages suivants, même prix et même éditeur.

Age que son épouse. Du reste, les deux conjoints ne se feront pas honte l'un à l'autre. Si la future doit être un jour la diva Vittoria Colonna, l'un des meilleurs poètes de l'Italie, don Fernand d'Avalos, le futur, sera le marquis de Pescaire, l'une des plus grandes renommées militaires d'un siècle si fécond en généraux fameux.

Je ne vous dirai pas si les fiancés furent, dès lors, consultés sur l'engagement pris en leur nom, mais ils le ratifièrent plus tard d'une manière qui, à part leurs talents respectifs, n'a pas peu contribué à les immortaliser tous les deux. En attendant, ils demeurèrent séparés jusqu'au jour de leur union définitive. Ils avaient beaucoup à faire pour s'y préparer.

Cet intervalle de temps s'écoula pour Vittoria Colonna dans le doux sanctuaire de la famille, au milieu des pieuses affections dont se nourrissait son cœur aimant, et des nobles études auxquelles son jeune esprit, avide de lumières, s'appliquait avec ardeur.

Quant à don Fernand, privé tout jeune encore de ses parents, que la mort vint lui enlever, son enfance orpheline se fit tristement écoulée en des mains étrangères, s'il n'eût retrouvé à la fois un père et une mère dans la noble protectrice qui se chargea de son éducation.

Sous le ciel le plus riant de l'Europe, au sein des vagues les plus bleues de la Méditerranée, à l'entrée du golfe de Naples, pour tout dire en peu de mots, s'élève une île, qu'un volcan, éteint seulement depuis quelques siècles, fit surgir autrefois du fond des mers, c'est Ischia. Illustrée par les peintres et par plus d'un grand poète de nos jours, connue des amateurs de bonnes caves par le vin couleur de topaze qu'elle leur fournit, elle offrait aux princes qui régnaient à Naples un intérêt plus grave encore : ils la considéraient comme la clef de leur royaume.

Cette clef, qu'ils ne pouvaient confier qu'à la fidélité et au courage les plus éprouvés, c'est à la ceinture d'une femme qu'ils l'avaient pendue.

Constance d'Avalos, duchesse de Francavilla, nommée par eux châtelaine perpétuelle de l'île d'Ischia, était là, sur son rocher, non comme les antiques sirènes ses voisines, pour attirer à leur perte les imprudents voyageurs qui s'avançaient dans ces parages périlleux ; mais comme une divinité bienfaisante, prête à tendre la main aux victimes de tous les genres de naufrages. Dans la guerre incessante qui ravageait alors l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au phare de Messine, elle avait vu ses frères, et les fils de ses frères, tomber tous, jusqu'au dernier, sur ces champs de bataille où Français, Allemands, Espagnols, Italiens, versaient leur sang à grands flots. La duchesse appela autour d'elle les jeunes enfants qui, seuls, portaient encore le nom de ses pères, et mit tous ses soins à les rendre capables d'en continuer la gloire. C'est de cette école que sortit le marquis de Pescaire, ainsi que son cousin, don Alphonse, marquis del Vasto, aussi remarquables l'un et l'autre par la culture littéraire de l'esprit que par les qualités de l'homme de guerre et de l'homme d'État.

Ainsi, quand se présente dans l'histoire quelque personnage célèbre, si vous remontez le courant de

sa vie, presque toujours vous en verrez les jeunes années placées sous l'influence maternelle d'une femme au cœur tendre et fort. Remarquez bien que les deux qualités doivent être associées. Si la seconde vient à manquer, malheur à l'enfant qui se fait homme sous la seule action de la première !

Mais sans philosopher davantage, précipitons la marche du temps. Nos deux fiancés ont grandi, l'éducation achève de perfectionner ce que la nature libérale a déjà fait pour eux. Les voilà entrés dans leur vingtième année ; nous pouvons ramener don Fernand auprès de Vittoria, et unir devant Dieu ce couple si bien assorti.

La fille des Colonna apportait à son mari une bien belle dot : le bonheur. À la rigueur, il pouvait s'en contenter, et ne demandait sans doute rien de plus. Comme accessoire, pourtant, elle lui apportait aussi des richesses faites pour rassasier le cœur le plus avide. Son contrat de mariage est un spécimen curieux du faste des grandes familles italiennes au seizième siècle. Vêtements et bijoux, riches harnais, meubles somptueux, y forment une liste interminable. Le détail en serait fastidieux, bien qu'intéressant au point de vue de la couleur locale. Je ne citerai en exemple qu'un article, qui me paraît digne d'une attention particulière :

« Un lit à la française, avec rideaux et garniture complète en satin cramoisi doublé de taffetas bleu, bordé d'une large broderie d'or en paillettes et d'une frange d'or.

» Trois matelas et la courte-pointe en satin cramoisi d'un travail semblable.

» Quatre coussins en satin cramoisi garnis de bordures et de glands d'or, etc. »

Que d'or et de satin, bon Dieu ! en faut-il tant pour dormir du doux sommeil de la jeunesse et de la bonne conscience ?

Mais qu'était-ce qu'un lit à la française ? Et comment l'Italie raffinée de la Renaissance, si supérieure au reste de l'Europe en ce qui concerne toutes les choses d'art et de luxe, allait-elle chercher — pour cette pièce capitale d'ameublement — un modèle chez des Gaulois, auxquels son mépris donnait sans façon le nom de barbares ? Je ne sais, mais il n'est pas indifférent de constater que, dès lors, la France avait son mot à dire dans cet empire du goût, qui devait un jour la reconnaître pour reine.

Maintenant, et puisque nous en sommes aux questions frivoles, veut-on voir la toilette d'une grande dame dans ce même siècle ? Quelques années après, au milieu des fêtes qui se célébraient à Naples pour un mariage royal, voici ce que nous raconte un témoin oculaire, décrivant le défilé du cortège nuptial :

« ... L'illustrissime marquise de Pescaire venait sur une haquenée blanche et noire, caparaçonnée de velours cramoisi à franges d'or et d'argent. Autour d'elle marchaient six valets de pied en surtouts et pourpoints de satin jaune et bleu. Elle-même était vêtue de brocart et de velours cramoisi, avec de grands ramages d'or courant sur sa jupe. Elle portait sur la tête une coiffe d'or et un bonnet de satin cramoisi également brodé d'or. Elle avait une ceinture d'or, et menait avec elle six dames attachées à son service, habillées de damas bleu de ciel, etc. »

Ici encore, on peut se récrier : que d'or et de cramoisi ! que de satin et de velours ! Et au milieu de tout cet éclat factice, que devenait l'éclat réel de la jeunesse et de la beauté ! Assurément il devait s'y perdre éclipse. Hétons-nous donc de déshabiller l'illustrissime marquise, pour retrouver la gracieuse femme. Otons-lui cet attirail de théâtre ou de cour, — le nom n'y fait rien. — Retournons sur nos pas ; allons la chercher dans la demeure paternelle, où elle a si doucement appris, durant dix-neuf années, à vivre et à aimer, pour la conduire auprès de cette majestueuse duchesse de Francavilla, dont l'exemple et les leçons lui enseigneront à marcher dans la voie difficile du devoir et du sacrifice. Il me semble voir l'austère châtelaine au seuil de sa forteresse, sous les noirs vêtements qu'elle ne dépouillait plus, l'accueillir avec un grave sourire dans ce nid d'aigle, couré par sa longue sollicitude, et dire en montrant le plus fier de ses nourrissons : « C'est pour toi que je l'ai dressé. Prends ton bien, et qu'à lui seul il te dédommage de tout ce que tu viens d'abandonner. »

II

Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes que Vittoria se sépara de ses parents et de ses frères, les guides respectés, les compagnons chéris de son enfance. Mais, pour elle, quitter n'était pas oublier. Son cœur s'étendait au delà de ces limites étroites qui n'admettent qu'un seul sentiment à la fois, et pour y faire une bien large place à son mari, elle ne fut point obligée d'empiéter sur celle qu'avaient jusqu'alors remplie les pieuses tendresses de fille et de sœur.

Les premières années qui suivirent son mariage furent des années de bonheur. Les deux époux résidaient tantôt à Ischia, tantôt à Naples, où le marquis de Pescaire tenait, entre tous les grands seigneurs, le rang le plus élevé. Autour d'eux se groupait une société de poètes et d'illustres guerriers, riche de la double gloire qui forme l'auréole du seizième siècle. Cette existence était douce ; mais quelle existence humaine peut espérer un cours toujours égal sous un ciel toujours pur et sans nuages ? La guerre sévissait dans le nord de l'Italie avec plus de rage que jamais. La France venait de lancer par-dessus les Alpes de nouvelles armées, et vengeait, par une suite de rapides victoires, ses revers des années précédentes. Fabrizio Colonna fut appelé à commander les forces militaires de la ligne italienne. Vittoria, déjà inquiète de cette mission honorable mais périlleuse, donnée à son père, allait être mise à une autre épreuve. Après d'elle, le marquis, dans toute l'impatience de la jeunesse, frémissait, tourmenté par le désir de prendre part à ces combats où le devoir lui marquait sa place, et par le regret de la quitter. Mais Vittoria eût-elle pu aimer longtemps celui qu'elle eût cessé d'estimer ? Loin d'employer les prières et les larmes pour amortir l'ardeur généreuse de don Fernand et le retenir à ses côtés, elle-même l'exhorta fermement à faire passer les droits de l'honneur avant ceux de la tendresse conjugale. Pescaire partit et rejoignit son beau-père dans le Milanais. Ils avaient devant eux, pour adversaires, Gaston de Foix et Bayard.

La marquise, retirée à Ischia, y luttait contre cet affaiblissement moral qui succède souvent à une tension trop énergique de l'âme. De sombres pressentiments l'agitaient. Si quelques bouillonnements soudains s'élevaient à la surface de ces pics volcanisés ; si, le soir, quelque chonette perchée sur les murs de la forteresse faisait entendre un cri lugubre, sa vive imagination s'exaltait, son cœur se serrait. La duchesse de Francavilla, la *magnanima Costanza*, comme elle l'appelle dans ses vers, la rassurait en vain, l'exhortait à l'espérance, la soutenait par de fortifiantes paroles. Il est si dur, pour un cœur jeune et ardent, le premier apprentissage des peines de la vie !

Une tâche pieuse qu'elle s'imposa, vint cependant apporter une heureuse diversion à ses inquiétudes. Sous les yeux vigilants de la châtelaine d'Ischia, croissait encore le jeune marquis del Vasto, le cousin ou plutôt le frère cadet de Pescaire. Une intelligence vive, une élégante adresse à tous les exercices du corps, distinguaient ce dernier enfant de la maison d'Avalos ; mais jusqu'alors son esprit, indocile à toute contrainte, s'était obstinément refusé à l'étude et à l'application sérieuse. Ce qu'aucun précepteur n'avait pu faire, Vittoria l'entreprit, et le fit. Don Alphonse se montra pour sa jeune institutrice un élève attentif et soumis. Peu à peu il se mit à aimer ce qu'elle aimait, à comprendre auprès d'elle le charme de ces occupations littéraires, qui ne lui avaient jusqu'alors inspiré qu'indifférence et dégoût. Ainsi se forma entre eux une sorte de parenté intellectuelle, douce à Vittoria comme le souvenir d'une bonne action accomplie, et que la gratitude presque filiale du marquis del Vasto, devenu dans la suite l'un des serviteurs les plus habiles de Charles-Quint, entretenait chèrement au milieu de toutes les agitations de la politique, jusqu'à la fin de sa vie.

Tout à coup, une nouvelle terrible retentit dans toute l'Italie, et arrive à Ischia : une bataille a eu lieu ; c'est la bataille de Ravenne ! Les Français sont vainqueurs. Victoire cruelle, qu'ils pleurent, hélas ! comme ils pleureraient une défaite, car leur jeune et vaillant chef, Gaston de Foix, l'a payée de sa vie. Mais ils sont vainqueurs. L'armée confédérée, entraînant avec elle la redoutable infanterie espagnole, qui en fait la force, a reculé devant eux. Fabrizio Colonna est leur prisonnier ; Pescaire, atteint dans la mêlée de plusieurs blessures, est, comme lui, tombé en leur pouvoir.

Quelle tristesse dans Ischia ! quelle double anxiété pour la marquise ! Son père, vaincu et humilié, ne l'a point auprès de lui pour le soutenir et le consoler ; Pescaire blessé, Pescaire captif, reçoit des mains étrangères les soins que sa tendresse jalouse voudrait seule lui donner !

Heureusement la vie de don Fernand n'est pas en danger, et pour prison il a le château de Milan, où commande, au nom des Français, le vieux maréchal de Trivulce, son oncle par alliance. Cette prison n'aurait rien de bien dur, si la perte de la liberté, surtout loin de ceux qu'on aime, n'était pas en soi un mal cruel.

Fabrizio Colonna et son gendre furent rendus à la liberté par l'intercession du duc de Ferrare. Pescaire put se signaler dans de nouveaux combats,

plus heureux pour lui, car la fortune avait encore une fois déserté les drapeaux de la France. Un intervalle de paix permit enfin au marquis de revenir à Ischia, où sa présence répandit une joie dont le souvenir seul, bien des années après, inspirait à Vittoria Colonna des vers pleins d'attendrissement et de regret.

« Il revenait, couvert de palmes et de lauriers, d'honneur, de gloire, sa seule récompense. La fierté de son visage, la sagesse de ses discours faisaient foi de tout ce qu'en avait raconté la renommée.

» A ma prière il nous montrait ses nobles blessures; il nous disait le temps et les circonstances de ses nombreuses et brillantes victoires, etc. »

Mais ce jour de bonheur fut un de ces rayons fugitifs qui semblent ne déchirer les brumes de l'arrière-saison, que pour s'y replonger aussitôt et en faire mieux ressortir les sombres teintes.

François I^{er} était monté sur le trône de France; Charles d'Autriche, déjà roi d'Espagne et de Naples, venait de ceindre la couronne impériale. La jeunesse des nouveaux souverains donnait à leur ambition une activité plus dévorante. La guerre embrasa bientôt l'Europe occidentale, mais les belles campagnes de l'Italie en étaient toujours le principal théâtre. L'absence et les périls de son mari ne cessèrent plus d'assombrir l'existence de Vittoria. Le marquis del Vasto même avait quitté Ischia.

Pescaire hésitait pourtant à jeter au milieu de tant de hasards ce seul héritier du nom d'Avalos. Mais Vittoria se joignit à la duchesse de Francavilla pour appuyer auprès de lui les instances de leur élève. Mieux valait, disaient les courageuses femmes, voir ce beau nom périr, s'il le fallait, avec éclat, que végéter dans l'obscurité et une honteuse inaction. Don Fernand céda, et emmena son jeune cousin. La seule consolation de Vittoria était de correspondre avec eux, ou d'écrire des vers en leur honneur. La matière ne lui manquait pas. Chaque jour le nom de Pescaire lui arrivait répété de bouche en bouche, avec des louanges méritées autant par sa générosité chevaleresque que par ses exploits militaires.

Tantôt, après avoir fait lever le siège de Milan à l'incapable Bonnivet, il recueillait Bayard mourant, entourait ses derniers moments de soins pieux, et partageait noblement le deuil de l'armée ennemie, renvoyait à la France, sous une escorte d'honneur, la glorieuse dépouille du chevalier sans peur et sans reproches. Tantôt il pénétrait en Provence, échouait, il est vrai, devant l'héroïque résistance de Marseille, mais prenait bientôt sa revanche à Pavie.

Pavie! triste souvenir qu'on voudrait effacer de nos fastes militaires, si, à côté de tant de victoires qui s'y trouvent inscrites, il ne fallait pas aussi, pour être juste, souffrir quelques défaites. C'est au marquis de Pescaire que l'honneur de cette journée funeste à la France devait surtout revenir. Cependant, un autre que lui avait reçu l'épée de François I^{er}; un autre que lui avait eu la mission flatteuse de conduire le royal captif à Madrid, de transmettre les éloges de Charles-Quint à l'armée qui venait d'élever si haut la puissance et la gloire de l'heureux empereur. Pescaire crut voir ses services méconnus. Une sombre indignation gonfla son cœur contre le souverain qui savait si mal les ap-

précier, et ses lèvres la laissèrent s'épancher au dehors en paroles pleines d'amertume.

La marquise reçoit un message de son mari. Ce sont de beaux moments dans sa vie, ceux qui lui apportent des nouvelles de l'absent. Mais à mesure qu'elle en parcourt le contenu, son regard devient pensif, et sur ce noble visage, si calme et si pur, passe une ombre qui en efface le sourire. Jamais pourtant Pescaire ne l'a plus aimée; jamais il ne lui a donné un plus grand témoignage d'estime et de respect.

Les prétentions dominatrices de Charles-Quint, désormais sans contre-poids, épouvantent ses alliés italiens. L'expulser du Milanais, lui enlever le royaume de Naples, tel est l'objet actuel de toute leur politique et de leurs secrètes négociations. Mais cette couronne qu'on lui ôte, à qui la donner? Au plus digne. Et ce n'est ni un autre roi, ni un prince; ce sera un vaillant général, capable de la défendre par les armes après l'avoir acceptée, et de sauvegarder avec elle l'indépendance de la Péninsule tout entière. Déjà l'offre en a été formulée son oreille. Don Fernand d'Avalos n'a qu'un mot à dire : il est roi!

Être roi! L'égale de Charles-Quint! Tentation vertigineuse pour son ressentiment plus encore peut-être que pour son ambition. Le mot qu'on lui demande, il est bien près de le dire; mais il faut que Vittoria l'approuve. Elle est non-seulement la compagne de sa destinée, elle est la lumière de son esprit, la voix de sa conscience.

Eh bien! que va-t-elle décider, cette femme qui n'a qu'un mot à dire à son tour pour être reine? La chose vaut la peine qu'on s'en inquiète. Elle écrit. Regardons sans trop de scrupule pardessus son épaule, et tâchons de saisir au passage quelques-unes des phrases qui tombent rapidement de sa plume :

« ... Ce n'est ni par la grandeur des royaumes, ni par l'éclat des titres, mais par la vertu que l'on arrive au véritable honneur... Je ne mets point ma gloire à être femme d'un roi, mais bien de ce grand capitaine qui, par sa magnanimité pendant la paix, autant que par sa vaillance dans la guerre, a su l'emporter sur les plus grands rois... »

Oui, c'était beau, sans doute, d'être la femme de Pescaire; mais c'était aussi bien beau d'être le mari de Vittoria Colonna.

Pescaire refusa le trône de Naples. Charles-Quint connut le complot qui avait failli lui ravir l'une de ses vingt couronnes, et nomma le marquis généralissime de toutes ses armées en Italie. Pescaire ne porta pas longtemps ce titre. A peine âgé de trente-cinq ans, il sentait une langueur étrange s'emparer graduellement de tout son corps, et ronger intérieurement ses forces vitales.

Bientôt il ne roula plus dans son esprit qu'une pensée, qu'un désir : revoir encore une fois sa femme. Trois ans s'étaient écoulés depuis leur dernière séparation. A son appel, la marquise se hâta de prendre le chemin de la Lombardie. Elle ne pouvait croire le mal incurable. Elle souriait à l'idée de ranimer par ses soins dévoués cette puissance de vie qui s'épuisait loin d'elle; de ramener son Fernand sous le doux ciel d'Ischia, et là, dans un repos commandé par la nécessité, de lui faire

retrouver auprès d'elle quelques-uns des beaux jours qui avaient suivi leur union. Elle atteignait Viterbe, quand un exprès venu de Milan l'y rencontra. Il ne lui apportait cette fois ni un *Dialogue de l'Amour*, doux témoignage des sentiments fidèles que lui gardait un époux absent, ni la proposition de partager une couronne avec lui. La mort avait marché plus vite qu'elle : Vittoria Colonna était veuve.

III

Ce fut à Rome, entre les murs épais d'un monastère, que la marquise courut étouffer les premiers éclats de son désespoir. Le monde désormais lui semblait vide ; ce désert lui faisait horreur ! Peu d'années auparavant, son père, puis sa mère, étaient successivement descendus dans la tombe. Alors elle avait vu Pescaire arrachant quelques jours à ses devoirs de chef d'armée, accourir pour essuyer les pleurs, pour s'associer au deuil filial de sa chère Vittoria. Maintenant c'était lui, c'était Pescaire, qu'elle avait à pleurer. Quelle voix, dans cette affliction suprême, saurait pénétrer son cœur et y porter la consolation ? De la terre, aucune ; du ciel seul, cette voix pouvait descendre !

Vittoria Colonna demeura quelque temps ployée sous le coup qui venait de la frapper. Mais peu à peu elle se redressa courageuse, avec toute la fermeté d'une antique Romaine, jointe à l'humble soumission de la chrétienne. Dès lors, sa vie s'absorba, pour ainsi dire, tout entière dans une double pensée, à laquelle se rapportaient toutes les autres : le souvenir de son époux sur la terre ; l'espérance de le retrouver un jour dans le monde meilleur où il était allé l'attendre.

Souvenir, espérance, facultés mystérieuses qui reculent au loin l'horizon de l'âme humaine, et lui font entrevoir l'éternité : telle fut la source pieuse où Vittoria Colonna ranima les forces expirantes de son cœur ; où son poétique génie retrempe en même temps les siennes pour s'élever à des hauteurs qu'il n'avait point encore abordées. Les nombreux sonnets consacrés par elle à la mémoire de son époux, respirent une grâce de mélancolie, une noblesse de pensée, un charme d'expression qui permettent de les placer, sans qu'ils aient à beaucoup souffrir du parallèle auprès de ceux de Pétrarque. Peut-être est-il un point où la veuve de Pescaire l'emporte même sur le chantre de Laure : la sainteté et la vérité du sentiment qui l'inspire.

« L'amertume des larmes, dit-elle dans son premier sonnet, et non la douceur des chants ; de tristes soupirs, et non l'accent d'une voix seréine, donneront à mes vers le mérite, non du style, mais de la douleur. »

Ce mérite du style, qu'elle ne cherchait pas, est loin cependant, au jugement des connaisseurs, de manquer aux compositions de la marquise.

« Je ne pense pas, — écrit tout à la fin du seizième siècle Crescimbini, le fondateur de l'Académie des Arcades, — qu'à la barbarie de l'âge précédent ait été porté un plus grand et plus sensible coup que celui qu'elle a reçu d'une dame de haute valeur, en qui le ciel semblait avoir infusé non-seulement

» le souffle des Muses, mais toutes les sciences, etc. »

Vittoria Colonna n'avait demandé à la poésie qu'un allègement à sa douleur ; la gloire lui vint sans être appelée, mais cette gloire fut un simple accessoire dans sa vie, toute dévouée aux affections du cœur. Quand au premier bouleversement de l'âme eut succédé en elle le deuil profond, mais plus calme, qui doit durer toujours, elle reporta un regard sur ce monde qu'elle avait cru mort avec son époux, et reconnut qu'il ne l'était pas. Là, lui restaient des frères chéris ; là vivaient toujours la châtelaine d'Ischia et le dernier des Avalos, héritier du nom, des biens, des grandeurs de Pescaire, le marquis del Vasto, ce disciple qu'elle-même, à ceux qui la plaignaient de n'être point mère, montrait avec un sourire, disant : Voilà mon fils ! Là, enfin, souffrait toute cette multitude de pauvres, de malheureux, d'affligés, qui réclamait d'elle secours et sympathie. Notre tâche ici-bas est-elle terminée, quand nous pouvons encore nous dévouer et faire du bien ?

Elle revint à Ischia ; elle retrouva la force d'échanger des paroles de courage avec cette *magnanima Costanza*, dont la Providence semblait ne prolonger les jours que pour la faire survivre à tous les siens, mais qui, au milieu des afflictions de la vie, demeurait inébranlable comme le rocher confié à sa garde au milieu du choc des vagues et des tempêtes.

Dans ces lieux témoins de son bonheur passé, Vittoria Colonna se livra plus que jamais à la pieuse mélancolie qui soupire dans ses chants.

Parfois, du haut de « son cher écuil, » elle contemple la terre et le ciel noyés dans les teintes vermeilles de l'aurore. « Sa pensée s'élève avec le soleil. »

S'erge il pensier col sole.

Elle s'élance vers l'esprit lumineux de son époux, qu'elle nomme son autre soleil, et qui rayonne dans le ciel. Elle croit entendre la voix aimée appeler son âme vers le séjour de la félicité.

Parfois aussi l'absence pèse plus douloureusement sur son cœur ; le souvenir l'emporte sur l'espérance. C'est alors qu'elle se retrace le retour de Pescaire après sa première campagne, et qu'elle écrit les vers cités plus haut.

« La joie qu'il me donnait alors, s'écrie-t-elle en finissant, était aussi grande que l'est aujourd'hui ma douleur ; et à la pensée de l'une et de l'autre, je prends plaisir à pleurer, mêlant quelques douces larmes à des flots de larmes amères. »

Mais le temps s'écoule ; un sentiment nouveau se fait jour dans ses inspirations poétiques. Laissons-la encore parler ; elle l'exprimera mieux que nous.

« Quand la mort vint briser le doux nœud qu'avaient formé le ciel, la nature et l'amour, elle ravit à mes yeux l'objet de leurs regards, à mon cœur l'aliment de sa vie ; mais elle ne fit que joindre nos âmes d'une manière plus étroite encore.

« C'est ce lien, dont je m'applaudis et me glorifie qui me préserve de toute mondaine erreur, et me retient fermement dans cette voie d'honneur où je jouis du changement apporté à la nature de mes désirs.

» Notre union terrestre fut stérile ; l'union de

nos âmes féconde, car son mérite a laissé ici-bas un reflet si éclatant, qu'il enveloppera mon nom même dans sa lumière.

» Si le ciel me fut avare d'autres dons; si la mort dérobe à mes yeux mon bien-aimé, je n'en vis pas moins avec lui, et je ne souhaite rien de plus. »

Je n'ai pu m'empêcher de citer ce sonnet tout entier. On y sent, dans sa grave résignation, une sorte de sécurité et comme un avant-goût de la quiétude céleste. — Ainsi toute grande douleur, qui frappe de nobles âmes, y produit, quand elles ont saisi le sens de leur épreuve, des effets mystérieux que ne peut se figurer ni comprendre le vulgaire. C'est un secret entre elles et Dieu.

La marquise de Pescaire, belle encore dans le midi de son âge, placée par son nom, par sa fortune, par ses talents, au premier rang de la société, aurait pu choisir un second époux parmi les hommes les plus illustres de son temps. Les propositions ne lui manquèrent pas; elle les repoussa toutes sans dédain, mais avec une persistante fermeté. Il fallait bien peu connaître son cœur, pour oser les lui faire.

Un autre genre d'hommages, mieux fait pour être accueilli par elle, était chaque jour déposé à ses pieds. Dans cette Italie du seizième siècle, si brillante de gloire artistique et littéraire, mais si corrompue dans ses mœurs, et souvent si criminelle dans sa politique, Vittoria Colonna formait, par la pureté de sa vie et la loyauté de son caractère, une magnifique exception. Le monde la contemplait avec étonnement. Il n'était pas un rimeur qui ne la célébrât sous ce double aspect dans ses vers. Veronica Gambara, femme et poète comme elle; Bernardo Tasso, père trop peu connu du grand infortuné que nous nommons le Tasse; le cardinal Bembo et mille autres en font foi. Mais que sont ces noms et les noms qu'on pourrait y ajouter sans fin, auprès de celui qui les prime tous et les rejette dans l'oubli? Le chantre de *Roland* s'arrête au milieu des plus merveilleux récits, pour consacrer à la marquise de Pescaire cinq de ses immortelles octaves. On dirait que, saisi de respect, il se découvre le front devant elle.

Quarante vers de l'Arioste sont un monument bien suffisant pour éterniser toute mémoire qui s'y trouve glorifiée. Heureux qui pourrait les citer sans en mutiler à la fois la forme et le fond par une imitation imparfaite et une prose inhabile!

La marquise ne fit point d'Ischia son unique séjour; elle habitait alternativement diverses résidences. C'était d'ordinaire, non des palais, mais des maisons religieuses, soit à Viterbe, soit à Rome. Elle finit par se fixer dans la Ville Éternelle, patrie de sa famille, et aux portes de laquelle elle-même était née. Les fondations utiles, les œuvres de charité y occupaient noblement ses loisirs, jointes à la culture des lettres et à l'intérêt éclairé qu'elle prenait aux beaux-arts dont Rome était alors le plus magnifique sanctuaire. Saint-Pierre s'achevait. Depuis longtemps déjà Raphaël n'existait plus; mais son rival, l'austère et grand Michel-Ange, n'était pas encore las d'enfanter des chefs-d'œuvre. — Au peintre de la chapelle Sixtine, les années, si lourdes à tant d'autres, n'avaient rien ôté de la séve de

son génie, non plus que de l'apreté de son humeur. Il ne permettait guère aux regards profanes de pénétrer dans son atelier, et de venir y surprendre le secret de ses créations; mais il l'ouvrit à la marquise de Pescaire. L'âme vigoureuse de Michel-Ange, l'âme affectueuse mais forte aussi de Vittoria Colonna ne furent pas plutôt en présence, qu'elles comprirent bien toutes les deux, que chacune dans son genre parlait le même langage.

Le morose Florentin, le vieillard plus que septuagénaire qui, depuis le jour où, tout jeune encore, il crayonnait ses premiers dessins sur les murs de la maison paternelle, n'avait aimé que l'art, n'avait cherché le beau que sur la toile ou dans les contours du marbre taillé par son puissant ciseau, sentit tout à coup son grand cœur s'amollir à la douce parole d'une femme, et s'ouvrir au charme d'une grave et profonde sympathie. C'était la première fois que le sauvage artiste rencontrait une pensée assez élevée pour atteindre jusqu'à la sienne, et en recevoir les sublimes confidences. Quel bonheur inespéré, et comme il dut en jouir!

Le dimanche, après l'heure des offices, assise dans quelque église, dans quelque oratoire fermé à la chaleur du jour et à la foule importune, l'esprit vivifié par quelque belle épître de saint Paul, dont elle venait d'écouter la lecture, Vittoria Colonna mandait Michel-Ange, et Michel-Ange venait. Cet homme qui rebatit les avances des princes, qui brusquait les cardinaux, qui jadis s'était brouillé avec le terrible pape Jules II, en quittant Rome sans congé, indigné que le pontife lui eût fait faire un jour antichambre, ce même homme répondait toujours à l'appel de la marquise. La sainteté de l'art, la mission sacrée de l'artiste, la dignité qu'elle doit imprimer à son caractère et à tous les actes de sa vie, faisaient habituellement le sujet de leurs entretiens. L'art, pour Michel-Ange, était en effet une religion. Il n'y voyait qu'un but à poursuivre à travers tous les mécomptes et tous les obstacles: l'étude et l'imitation de la perfection divine. Faut-il s'étonner du grandiose qu'a mis dans toutes ses créations ce génie si puissant et si universel?

La marquise se plaisait à l'entendre dérouler cette magnifique théorie. Elle l'y amenait doucement, sans qu'il s'en aperçût; elle l'y retenait par quelque parole éloquentes qui lui faisait écho; car ce que Michel-Ange disait des arts, Vittoria Colonna le pensait aussi et l'appliquait à la poésie pure. Heureux les privilégiés qu'ils admettaient en tiers dans cet échange de hautes et lumineuses pensées.

Les modifications qu'apportait à la rigide nature de Michel-Ange cette influence de femme, lui-même nous le dit. Dans un sonnet qu'il adresse à sa noble amie, le grand statuaire, se faisant poète, décrit la transformation que subit toute conception de l'art, modelée d'abord grossièrement et de premier jet, en vile matière; puis passant à l'état d'œuvre définitive, taillée dans la pierre dure, travaillée au marteau, achevée enfin dans toute la perfection de sa beauté, et faite pour une gloire immortelle:

« Ainsi, dit-il, modelé par moi, je naquis d'abord; modelé par moi, pour renaître ensuite, œuvre parfaite, sous vos mains, noble et vertueuse dame.

» Alors que votre bonté ajouta à ce qui me manquait, lime ce que j'ai de trop, quelle peine méritait-

rait mon fol aveuglement, s'il pouvait méconnaître tout ce que je vous dois ? »

Les sonnets de Michel-Ange ne valent pas la coupe de Saint-Pierre ; mais si l'expression est souvent abrupte et tourmentée, le sentiment est toujours beau. La teinte religieuse qui s'y trouve répandue était une conformité de plus entre la marquise et son illustre admirateur. En effet, les chants de Vittoria Colonna tendaient chaque jour davantage à se transformer en prières. Elle employait même de préférence pour les formuler le latin, cette belle langue qui, morte pour toutes les transactions ordinaires de la vie, ne s'en adapte que mieux aux aspirations de notre âme vers Dieu.

Ce qui lui restait d'ailleurs des affections de sa jeunesse, disparaissait successivement de la terre. Federigo Colonna, l'ainé de ses frères, qu'elle avait toujours aimé de prédilection, mourut ; un autre le suivit ; la duchesse de Francavilla n'était plus ; enfin, le marquis del Vasto tomba au milieu de sa brillante carrière, frappé, comme Pescaire, d'une mort prématurée. Cette dernière affliction mit le comble à toutes les autres. Vittoria Colonna comprit que son tour allait bientôt venir ; mais elle était prête.

L'année suivante, en effet, la maladie vint l'assaillir. Quand les progrès en furent tels que toute espérance de vie s'éteignit pour elle, la marquise souhaita passer les derniers moments de son existence mortelle près de quelqu'un qui lui fût uni par le sang. Elle se fit transporter du couvent de Sainte-Anne, qu'elle habitait alors, chez Giulia Colonna, sa cousine, seule parente qu'elle eût encore à Rome. C'est là que, dans l'année 1547, la vingt-deuxième de son fidèle veuvage, la marquise de Pescaire exhalait le dernier soupir.

Entrons sans effroi dans cette chambre mortuaire. Un cierge brûle au pied du lit, près duquel règne un pieux silence ; deux religieuses voilées, immobiles comme des statues de pierre, prient pour la belle âme, qui a pris son vol vers le séjour qu'elle a tant rêvé. La porte s'ouvre sans bruit, un vieillard majestueux s'approche. Le front nu et courbé, il plie un genou, et longtemps il demeure muet,

plongé dans la sainte méditation de la douleur. Enfin, il se relève, contemple les traits de la noble morte, doucement empreinte d'un calme céleste, prend avec respect une de ses mains glacées, et y colle un pieux baiser.

« Adieu ! murmure-t-il tout bas ; adieu ! »

Il se retire à pas lents, le front toujours penché vers la terre, et des larmes, — oui, des larmes, — tombent de ces yeux sévères qui, depuis les jours lointains de son enfance première, à travers les vicissitudes de quatre-vingts années d'existence, n'en avaient plus versé.

Ce vieillard, c'était l'architecte de Saint-Pierre, — le sculpteur de Moïse, — le peintre du Jugement dernier.

L'amitié si douce, apparue tardivement sur sa vie, comme un rayon du soir sur quelque immense et sombre paysage pour y éclairer tout à coup des aspects inconnus, — cette amitié venait de s'éteindre. En face de sa gloire et de son génie, le cœur du pauvre grand homme se retrouvait seul.

La sépulture d'une humble religieuse de Sainte-Anne fut, d'après sa volonté dernière, donnée à Vittoria Colonna, marquise de Pescaire. Aucun faste n'accompagna ses funérailles ; elle avait toujours été trop grande pour n'être pas au-dessus de la vanité. Mises en lumière par le hasard du rang et de la fortune, ses hautes qualités attirèrent sur elle les regards du monde ; née dans une condition obscure, elle se fut enfermée sans regret dans le cercle paisible des devoirs domestiques, et y eût trouvé le bonheur. Félicitons pourtant l'Italie qu'il n'en ait pas été ainsi, car la renommée de la marquise de Pescaire est un fleuron précieux de sa couronne littéraire.

Mais quand la gloire du poète manquerait à la vie de la diva Vittoria Colonna, elle pourrait certes réclamer pour sa gloire de femme une large part dans l'attention de la postérité, celle dont il suffirait d'écrire ainsi l'épithète et de résumer en même temps la biographie :

Elle fut aimée de Pescaire, chantée par l'Arioste et pleurée par Michel-Ange !

APRÉLIE URBAIN.

DENISE

(Suite.)

IX

L'ADOLESCENCE.



QUELQUES semaines après ces deux événements, qui avaient rempli sa maison de deuil et de joie, Caroline écrivait à son amie de Bourbon, avec qui elle n'avait cessé d'entretenir une correspondance assidue :

» Ma bien chère Laurence,

» Ton amitié ne se lasse donc pas de me chercher au fond de ma retraite, tu veux savoir ce que je fais, ce que je deviens, ce que fait et devient ma Denise, et tu me provoques de la manière la plus douce pour moi, en me parlant de ta famille et de ton cher intérieur, si affectueux et si animé. Tu désires donc que je vive encore à Bourbon ? Ah ! j'y suis souvent

par la pensée ; mais laisse-moi, à ton tour, t'attirer en France, dans ma solitude que tu connais bien, et où tu me suis des yeux du cœur. Depuis que je t'ai écrit, nous avons eu peines et joies : ma fidèle Cora n'est plus de ce monde ; elle a succombé à une maladie de langueur qui peut-être la minait depuis longtemps, mais dont les progrès ont été, dans les derniers mois de son existence, singulièrement rapides, et Denise a fait sa première communion. Peut-être ne vois-tu pas le lien qui rattache ces deux événements, mais tu m'as dit que ton Elise est la protectrice et l'amie des noirs de ton habitation, eh bien ! ce que fait ta fille pour ces pauvres serviteurs, la mienne l'a fait pour Cora. Elle l'a soignée, consolée, instruite, elle l'a aimée, et enfin elle l'a préparée à mourir... Oui, cette petite fille qui sait à peine ce que c'est que la mort, a aidé Cora dans ce passage terrible ; elle lui parlait du ciel avec tant de charme, et de Dieu avec tant d'amour qu'elle lui a donné le goût du ciel et l'amour de Dieu. Et cette bonne œuvre, née de son cœur si aimant, elle l'offrait comme une préparation pour le saint banquet, auquel elle aspirait de toutes les forces de son âme. Tu es mère, chère Laurence, et tu comprendras l'impression que je ressens des vertus naissantes de ma fille. N'es-tu pas fière de ton Elise, toi aussi ?

» Ton Elise ! croirais-tu que je l'envie ? cela t'étonne sans doute, et je t'entends me dire : Tu es favorisée entre toutes, tu as une enfant bonne, charmante, aimante, et tu en envies les filles des autres mères ! Laurence, ce que j'envie à ton enfant, c'est la famille qui l'environne, c'est le père qui lui donnera le bras le jour où, pour la première fois, elle paraîtra dans le monde, c'est la considération qui entoure votre nom et le respect public qui s'incline devant l'inaltérable et forte union de tous les tiens. Une ombre plane toujours sur une femme séparée de son mari, et cette ombre s'étend sur la tête innocente de l'enfant. Enfant et femme, toutes deux ont besoin de protection et d'appui, et nous, quel sera notre protecteur ?...

» Ces pensées m'attristent souvent. Je ne puis ressaisir le passé, je ne puis dire non plus que si mon sort était encore en mon pouvoir, j'agiserais autrement que je ne l'ai fait..... cependant, si j'avais davantage réfléchi à l'avenir qui se préparait pour Denise, peut-être, oui peut-être aurais-je immolé ma fierté à son bonheur futur. Quelle chose implacable que le passé, chère Laurence ! et que faire contre l'irréparable, si ce n'est de le confier à Dieu pour qu'il le pardonne, et que la douce Providence repare les erreurs de notre pauvre nature ? C'est là ce que je tâche de faire : dans mes peines, dans ma solitude, je me suis sentie attirée vers les idées religieuses pour lesquelles, en tout temps, j'avais éprouvé un grand respect ; l'exemple si frappant de mon amie, mademoiselle de la Rochette, le parfum que la douce pitié de ma Denise répand autour d'elle, m'ont absolument conquise, et je tâche de les suivre dans la voie où elles marchent d'un pas si sûr et si joyeux. J'ouvre mon cœur blessé à Dieu, je le prie de me pardonner d'avoir manqué, aux jours mauvais, de patience et de résignation ; je lui confie ma fille... qu'il lui soit toutes choses : Père, ami, guide, protecteur, et qu'il daigne un jour lui donner la félicité que sa mère n'a point connue !

» Tu le vois, chère amie, ma vie roule sur un fond de tristesse, mais des amitiés de loin et de près, la présence de ma chère petite fille, la force et la douceur de notre religion me soutiennent et me donnent ce que je n'avais pas même au temps de ma jeunesse : la sérénité. Je ne désire aucun autre bonheur que celui de Denise : qu'elle soit contente et que je le voie, c'est assez pour moi.

» Elle est en ce moment à Caen auprès de son père ; absence toujours pénible pour moi, quoiqu'elle me laisse sans aucune inquiétude sur ses sentiments. Elle m'écrit souvent, mais ses lettres, bonnes, affectueuses comme elle, sont courtes ! A son âge, il est vrai, on ne sait pas encore exprimer ce que l'on sent ; le cœur bat vite, et la plume va lentement. Quelquefois je m'imagine qu'elle comprend ce que sa position a de triste et d'exceptionnel : hélas ! ce serait bien tôt !

» Adieu, ma bien chère Laurence ; je t'envoie une petite caisse de livres ; tu en reconnaitras qui sont spécialement destinés à ton Elise, que j'embrasse de cœur. Ecris-moi, et crois à la fidèle et inaltérable affection de

» Ton amie,

» CAROLINE VILLERS. »

En effet, les lettres de Denise se trouvaient courtes, parce qu'elle était dans l'impossibilité de tout dire. L'année qui venait de s'écouler avait développé en elle la réflexion et l'esprit d'observation : elle n'était plus l'enfant qui ne voyait qu'une chose, c'est qu'on l'aimait bien, et qui n'avait qu'un souci, celui de répondre à l'amour par l'amour, aux caresses par des caresses ; elle aimait toujours de même, mais elle pénétrait davantage le fond de ce qui l'entourait, et la gaieté accompagnait rarement la science ; ceux qui voient les secrets du foyer sont peu portés à rire. Ainsi Denise, au milieu de l'accueil tendre, aimable qu'elle avait reçu, n'avait pu se dissimuler que son père paraissait un peu préoccupé, que la santé de sa grand-mère ne semblait pas parfaite, et que Georges lui-même avait un air sérieux, et quelquefois mélancolique ; elle n'osait pas interroger ses parents, mais elle se demandait constamment ce qui pouvait causer leur peine, et scrutait leurs visages avec l'œil inquiet de l'affection.

Sa grand-mère la gardait souvent auprès d'elle, et lui avait confié de nouveaux services de ménagère. Denise la secondaît avec joie, allait, venait, ordonnait, rangeait, et les servantes trouvaient fort doux le commandement de cette voix jeune et toujours indulgente ; mais Denise s'étonnait que sa grand-mère, si vigilante, si active, abdiquât ainsi ses droits. On ne voyait plus madame Villers apparaître aux quatre points cardinaux de la maison presque au même instant comme si Dieu lui eût départi le don d'ubiquité ; on ne rencontrait plus son œil sévère et perçant qui inspectait si vite la tenue de la cuisine, le travail de la lingère, les grains de poussière laissés sous les meubles et l'état des provisions du garde-manger ; on n'entendait plus sa voix brève qui grondait souvent et louait peu ; cette activité dévorante semblait en vacances, madame Villers contrôlait dorénavant par les yeux de Denise ; pour elle, elle ne quittait guère sa chambre, sauf à l'heure des repas, et là même, elle de-

meurait dans une inaction étonnante pour ceux qui l'avaient connue. Elle ne disait pas, quoiqu'un livre fût ouvert à côté d'elle, elle ne travaillait point, quoique sa corbeille à tapisserie fût à portée de sa main, elle ne s'occupait de sa maison que par l'entremise de sa petite-fille. Celle-ci ne la quittait point; elle refusait, afin de tenir à sa grand-mère compagnie fidèle, les invitations des parentes qu'elle avait à Caen, et même les promenades au jardin, les parties de jeu que lui proposait Georges, et elle paraissait se plaire dans cette retraite, dans ces occupations sérieuses, et dans la conversation un peu triste, un peu misanthropique de madame Villers.

Madame Villers avait-elle eu une jeunesse? avait-elle connu les élans soudains de gaieté, les fous-rides, le besoin d'animation, le trop-plein de vie, l'insouciance innocente qui donnent des charmes si vifs à l'aube de nos jours? On pourrait croire que non. Elle avait eu une âme passionnée, combattue par des principes arrêtés et rigides, et cette lutte avait donné à son caractère une certaine âpreté mêlée de tristesse; peu communicative, encore moins approbative, dans le commerce ordinaire, elle se montrait réservée, silencieuse et fière, mais jamais ni sa conversation, ni sa physionomie n'avaient eu le cachet de mélancolie dont ils étaient empreints aujourd'hui.

Denise, dans son dévouement ingénu, se multipliait autour d'elle; sa tâche de consolatrice ne lui était pas rendue facile : la pauvre Cora, auprès de qui elle avait fait son apprentissage, souriait si vite, tandis que le front soucieux de madame Villers avait tant de peine à s'éclaircir! Moins que jamais elle était accessible à la distraction; elle semblait, alors même que son fils, pour qui elle avait vécu, ou Denise, étaient auprès d'elle et cherchaient à l'égayer, elle semblait regarder quelque point noir au dedans d'elle-même, et absorbée dans sa pensée, elle répondait à peine et ne suivait la conversation que d'une oreille distraite.

Un jour Denise s'était assise à ses pieds sur un coussin, et lasse d'essais et d'efforts, car elle avait chanté, joué du piano, proposé une promenade, ouvert la table de jeu, sans obtenir ni un sourire, ni un mot d'acquiescement; elle dit enfin d'une voix caressante :

« Grand-mère, souvenez-vous que vous me promettiez l'an passé de m'apprendre à faire le fillet? Voyez, j'ai fait acheter une navette, un moule, du fil, et j'attends une leçon. Quand je serai bonne écôlière, je ferai une garniture de rideaux pour vous et un couvre-lit pour ma petite mère. »

En disant ces mots, elle mit sur les genoux de madame Villers les délicats outils de son travail. Celle-ci les prit, les toucha, et les laissa retomber soudain en détournant la tête : des larmes silencieuses roulaient sur ses joues sans qu'elle les essayât, et tout son visage portait le sceau d'une amère douleur.

« Grand-mère, qu'avez-vous? » s'écria Denise en se jetant à genoux devant elle, et en l'enlaçant de ses bras. Vous ai-je déçu, vous ai-je fait de la peine? Parlez, grondez-moi, s'il vous plaît!

— Ma pauvre petite, répondit madame Villers d'une voix brisée, et en laissant tomber ses mains sur les épaules de l'enfant, ma chère Denise, vous ne m'avez rien dit et rien fait qui ne me soit agréa-

ble, mais j'ai une grande inquiétude, et vous n'y pouvez rien, chérie : j'ai peur de perdre les yeux!

— Oh! ma grand-mère!

Et Denise se mit à pleurer aussi.

« Sois, raisonnable, ma fille, ton chagrin ajoute au mien et me déchire. Ne plus te voir, ne plus voir mon fils!

— Mais, grand-mère, vos yeux sont si beaux et si clairs!

— Ils me font bien mal cependant, et ils s'affaiblissent tous les jours : je ne distingue qu'à peine les lettres dans un livre ou les points de ma tapisserie. Et puis Denise, ma mère était aveugle. »

Denise, instinctivement, leva les yeux vers le jeune et frais portrait de cette aïeule morte à quatre-vingts ans, et s'étonna que des yeux si limpides et si beaux eussent cessé de refléter la lumière. Madame Villers devina son mouvement et sa pensée, et dit :

« Elle avait l'âge que j'ai aujourd'hui... »

— Mais, grand-mère, il faut consulter les médecins, aller à Paris.... Mademoiselle de la Rochette dit que les princes de la science sont là : ils vous guériront.

— J'ai consulté, mon enfant, et c'est pour cela que je n'espère plus.

— Ma bonne chère grand-maman! ah! que je suis triste! et mon père, que dit-il!

— Il ne connaît pas ma certitude, Denise, il espère encore que ce n'est qu'une indisposition passagère : la maison sera triste pour lui quand il y sera seul, car une pauvre femme aveugle ne compte plus. »

Ces mots arrachèrent de nouvelles larmes à Denise : elle eût voulu promettre son dévouement éternel à son père isolé, à son aïeule infirme, mais sa mère qui l'attendait, qui la rappelait! Son âme était déchirée entre ce double amour, entre ce double devoir.

« Je n'ai pu me taire avec toi, reprit madame Villers en la prenant sur ses genoux, je voulais l'expliquer pourquoi j'étais ainsi concentrée et triste, afin que tu n'emportasses pas un trop laid souvenir de ta grand-mère, mais maintenant, il nous faut tâcher d'être fortes, moi, pour souffrir, toi pour me voir souffrir... entends-tu, Denise?

— Je ne puis pas! j'ai trop de chagrin! vous souffrirez et je ne serai pas là! oh! ajouta-t-elle avec une hardiesse innocente, si maman, qui est si bonne, était auprès de vous, vous seriez si bien soignée et si consolée! »

Madame Villers ne répondit pas, et sa figure redevenait sévère. Denise n'osa plus rien dire, et sa grand-mère sentit sous sa main les palpitations de son cœur inquiet. Elle s'adoucissait aussitôt et répondit avec douceur :

« Quand tu reviendras à Caen, tu me remplaceras, tu veilleras sur la maison, tu feras du bien-être à ton pauvre père, tu me le promets, n'est-ce pas? »

L'enfant se jeta au cou de sa grand-mère, et, en ce moment, sous ces larmes et ces caresses, l'âme altière de madame Villers se détendit, elle eut presque un regret, et elle se dit :

« J'aurais dû peut-être endurer la mère à cause de l'enfant, mais il est trop tard! »

Et retenant Denise sur ses genoux, elle lui dit :

« Ne parle à personne de ce que je viens de te confier : je ne veux pas attrister ton père, ni éveiller

chez les autres une stérile compassion..... Me comprends-tu ?

— Oui, grand'mère, mais au bon Dieu, je puis en parler ? »

Ce fut là le seul confident de Denise, car elle était discrète par nature et par position. Georges même, son confident ordinaire, ne sut rien, quoiqu'il se plaignit parfois de l'assiduité de son amie auprès de madame Villers, dans cette chambre où il n'était pas invité, et de l'ennui qu'il éprouvait dans ses promenades et dans ses études solitaires. Il ne voyait plus Denise qu'aux heures de repas, et le matin parfois, lorsqu'elle cueillait dans le jardin les premiers dahlias et les dernières roses et qu'il la suivait en portant les fleurs qu'elle coupait à mesure :

« Et vous allez encore passer toute la journée avec madame Villers ? lui dit-il un matin, et les vacances s'écouleront sans que nous ayons fait une pauvre petite partie de campagne ! c'est amusant !

— Mais, Georges, est-ce que je puis quitter ma grand'mère souffrante !

— Elle est bien heureuse d'être souffrante, dit le jeune homme, elle vous garde pour elle toute seule.

— Pouvez-vous parler ainsi ?

— Croyez-vous que je n'aie pas envie de vous voir, moi aussi ?

— Vous n'êtes pas malade, Georges.

— Je suis triste, c'est bien pis.

— Qu'avez-vous, cher Georges ? dites-le-moi ! C'est par amitié que je le demande et non par curiosité !

— Je le sais, ma bonne Denise.

— Je vous croyais si heureux à Saint-Cyr ! »

Georges haussa les épaules :

« Vous n'êtes plus content d'être officier ? vous savez ? jadis nous nous disputions toujours sur l'uniforme ; j'aimais bien les lanciers, à cause de la flamme qui flotte au vent, et vous, vous préférez les dragons pour le casque et la crinière.

— Ah ! folie que tout cela ! j'en suis bien revenu des beaux uniformes !

— Vous ne vous plaisez plus à Saint-Cyr, vous ne voulez plus être officier ! papa, que dira-t-il ? lui qui s'est fait tant prier pour vous accorder la permission d'aller à l'Ecole ! »

Le front de Georges se rembrunit.

« C'est bien là ce qui m'inquiète, répondit-il. Mon tuteur criera à l'inconstance, à la légèreté, il me forcera à faire une seconde année de Saint-Cyr, et j'ai Saint-Cyr en horreur ! »

Denise restait stupéfaite : elle ne comprenait point qu'on brûlât si vite ce que l'on avait adoré !

« Voyez-vous, Denise, continua le jeune homme en marchant à grands pas, j'ignorais ce que c'est que la vie commune, coude contre coude, avec des gens de caractère, de mœurs, d'éducation, de sentiments opposés aux vôtres... Je ne savais pas ce que c'est que cette discipline étroite, inflexible qui règle toutes les actions d'un jour, sans laisser place un instant au libre arbitre, à la volonté propre... Je ne puis plus entendre le clairon ni le tambour, qui m'électrisaient naguère ! il me semble que ces sons rauques et stupides vont m'appeler à la manœuvre, à la théorie, aux repas, aux études, toutes choses qui m'ont laissés les plus désagréables souvenirs.

— Mais c'était si beau tout cela autrefois ! inter-

rompit Denise ; vous n'aviez qu'une idée, c'était d'aller en Afrique et de revenir colonel, avec la croix d'honneur !

— C'est très-beau, en effet, répondit Georges, avec plus de calme, pour ceux qui ont la vocation ; je reconnais tout ce que l'état militaire a de noble et de dévoué, mais... *cedant arma togæ*, Denise !

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que les armes, chez moi, ont cédé à la toge, que je ne veux plus être officier, mais légiste... J'ai fait de bonnes études classiques, je pourrai devenir un avocat tout comme un autre.

— Mais papa, que dira-t-il ? se doute-t-il que vous ayez changé d'idée ?

— Pas le moins du monde ; il me croit toujours enflammé d'ardeur pour la théorie et pour les mathématiques.

— Vous ne lui avez donc jamais dit que vous étiez malheureux à Saint-Cyr ?

— Mais non ; au commencement, d'ailleurs, j'espérais m'endurcir ; j'étais nouveau-venu à l'Ecole, mes camarades faisaient de moi l'objet de leurs mauvaises plaisanteries, ce qu'ils appellent des *brimades*... Vous ne connaissez pas cela, Denise ? figurez-vous mille taquineries, les unes grossières, les autres simplement agaçantes, qui doivent, soi-disant, former le caractère du nouvel élève, et qui lui sont infligées par les anciens, au vu et au su des supérieurs.

— Pauvre Georges ! s'écria Denise avec une sincère compassion.

— Oui, ils m'ont bien ennuyé, et je n'en ai pas le caractère meilleur, je crois. Quand les *brimades* ont pris fin, j'ai examiné, j'ai réfléchi, et je me suis convaincu que j'en étais pas propre à l'état militaire. Comme tant d'autres, j'avais eu le vertige en voyant passer un régiment, drapeau troué par les balles en tête, officier à cheval l'épée nue, et la poitrine couverte de croix ; le commandement, les fanfares, la vue de ces visages hâlés qui passent, tout cela fait monter au cerveau une sorte d'ivresse guerrière... mais l'Ecole dans son prosaïsme, dégrise ceux qui ne sont pas nés soldats...

— Mais si vous vous dégoûtiez aussi de vos nouvelles études ?

— Non, je jure que non ; je connais un peu le droit, il m'intéresse et je serais si heureux si je pouvais m'y livrer tout entier !

— Vrai ? »

Et elle leva le doigt avec une riante menace.

« Vrai, d'honneur !

— Attendez-moi, dit Denise, je vais aller parler à papa. »

Elle courut vers le cabinet de son père, sauta sur ses genoux, et, en quelques mots, elle exposa la pétition de son ami Georges. M. Villers fronça le sourcil.

« Un changement ! dit-il, mais il fallait réfléchir avant que d'entrer à Saint-Cyr. Il était tout feu, tout ardeur... »

— Mon bon père, Georges s'y déplaît, il ne fera plus rien de bon, et il serait si heureux d'être avocat !

— Oui, et après le droit viendra la médecine, puis, les sciences, la littérature, le commerce, et, de guerre lasse, il finira par s'engager !

— Non, papa, il ne changera plus, il l'a bien promis... »

Elle plaïda si bien que M. Villers finit par dire :

« Si Georges veut faire son droit ici, sans mettre les pieds à Paris, je consens... »

Denise courut :

« Mais c'est tout ce que je désire, ne plus quitter Caen ! s'écria le jeune homme ; oh ! Denise, que je vous aie d'obligations ! »

— Venez remercier papa, dit-elle. »

Ils y coururent tous deux, et quand le lendemain, ils se retrouvèrent seuls, Georges remercia encore Denise avec effusion et lui dit :

« J'ai déjà préparé mes cahiers et mes livres, et mon tuteur n'aura pas à se plaindre de moi. Je serais bien ingrat si, en ce moment surtout, je lui donnais quelque motif de contrariété ! »

— Pourquoi plus en ce moment qu'en d'autres, demanda Denise.

— J'ai parlé trop vite, dit le jeune homme avec regret.

— Mais encore ?

— Et bien ! Denise, c'est que le commerce de votre père a quelque peu souffert par des pertes, des faillites qu'il a essuyées ; il subit une gêne momentanée... dans quelques mois tout sera réparé... »

Ils furent interrompus, mais les paroles de Georges demeurèrent gravées dans l'esprit de Denise. Comme tous les enfants élevés dans l'opulence, elle n'avait pas une idée exacte des peines matérielles ni des maux qui les représentent : le mot de *gêne*, entre autres, lui semblait renfermer un abîme de maux, et il excita en son cœur la plus tendre, la plus respectueuse compassion pour ce père qui luttait ainsi contre les difficultés et qui trouvait encore moyen d'être doux et caressant pour elle. Mais elle n'osa lui parler de ses inquiétudes, ni à sa grand-mère non plus ; elle se borna à leur témoigner, par un redoublement de soins, les alarmes de son affection.

Chaque voyage avait accru l'attachement de ses parents pour cette enfant qu'ils trouvaient de plus en plus aimable ; sa grand-mère surtout, plus triste, plus isolée qu'autrefois, voyait arriver avec douleur le moment qui la séparerait, pour une année, de cet amour attentif, de ces caresses ingénues et tendres qui étaient comme un rayon de lumière dans sa nuit.

« Je serai tout à fait aveugle quand tu reviendras ! lui disait-elle avec tristesse. »

— Si je pouvais rester ! mais maman, qui est toute seule, m'attend et me désire. Je vous ai lu ses lettres, bonne maman, vous voyez comme elle m'aime !

— Je n'empiéterai pas sur ses droits, répondit madame Villers avec quelque amertume, et pourtant, Denise, vous lui êtes moins nécessaire qu'à moi ! »

Tous pensaient de même, tous eussent voulu la retenir, et le père, l'aïeule, l'am d'enfance eurent des larmes aux yeux quand Denise leur donna le baiser

d'adieu et leur jeta, par la portière de la voiture, ses dernières promesses et ses dernières paroles d'amitié...

« Pour un an ! » disaient-ils tous, et un regret silencieux pénétrait l'âme de ceux qui avaient permis que cette fleur fût transplantée sous un autre ciel.

Caroline, à qui ces deux mois avaient paru si longs, reçut sa fille avec délices, et Denise, qui avait pleuré pendant la route reprit sa joie et ses sourires en se retrouvant entre ses deux mères. La première journée se passa toute en conversation ; Caroline, qui était heureuse, plaignait sa belle-mère et dit même, en se tournant vers mademoiselle Esther : — Si j'étais près d'elle, peut-être aujourd'hui nous nous entendrions mieux : il m'en coûterait peu de céder à une personne infirme.

Le lendemain, quand Denise fut seule avec sa mère, elle lui parla encore de son voyage, et puis, son cœur laissant déborder tout à coup le secret qu'il portait depuis trois semaines, elle dit confidemment à Caroline ce que Georges lui avait révélé : — Papa est dans la gêne ! Si tu savais, ma mère, combien cette idée me fait mal ! je l'ai bien remarqué, il était souvent pâle et triste ; il travaillait tard au soir, et une fois, en me levant de grand matin, j'ai vu de la lumière dans son bureau, et l'ombre de papa qui passait sur la muraille. Il se promenait, et il avait l'air si inquiet !

Ces mots que Denise ne put achever sans quelques larmes, éveillèrent dans l'âme de Caroline une sympathie soudaine. Était-ce pour l'enfant ou pour le père ? elle même n'aurait pu le dire. Elle réfléchit assez longtemps, tout en caressant les cheveux de Denise, appuyée sur ses genoux ; puis, elle prit sa plume, effaça, recommença à deux reprises et tendit enfin à Denise la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'apprends que de nombreuses faillites, des pertes successives ont pu vous faire éprouver quelques embarras, et je viens mettre entre vos mains une somme dont je puis disposer. J'informe mon notaire de Caen de se tenir prêt à vous la confier, à votre premier appel. Daignez ne pas me refuser : acceptez ce léger service simplement comme vous le feriez de la part d'un ami. Et s'il en était besoin, je vous le demanderais au nom de Denise. »

« Cette chère enfant a fait un heureux voyage, elle vous écrira demain. J'attends de vous une réponse affirmative qui me laissera votre obligée. »

» CAROLINE. »

« Es-tu contente, chère petite ? demanda Caroline après que Denise eut achevé de lire ? »

— Ah ! maman, que je suis heureuse et que je te remercie ! Ils vont voir comme tu es bonne ! »

Caroline sourit pendant que sa fille lui baisait les mains avec effusion.

M^{me} BOURGON.

(La suite au prochain Numéro.)



LA SYRIE

(SUITE.)

NOTRE grand émir avait su, pendant un demi-siècle, contenir les Druses, dit le cheik avec un profond soupir, et s'il était encore à la tête du gouvernement, ou si son successeur était, comme il l'a été lui, prince du Liban, indépendant des pachas du littoral, s'il avait surtout, comme lui, la fermeté qui convient aux princes, nous pourrions espérer des jours paisibles; mais du moment où l'on a divisé le pouvoir entre deux kaïmakams, l'un druse, l'autre maronite, il était facile de prévoir que les deux peuples, étant pour ainsi dire constitués en rivalité permanente, les haines mal étouffées se révéleraient plus terribles, et de grands malheurs en seraient la suite (1).

« Crois-tu la guerre imminente ? demanda Ben Kavven à Kharram.

— Si ce n'était que la guerre, nous n'en serions pas effrayés, reprit fièrement le cheik d'Eden.

— Que crains-tu donc de plus ?

— La trahison !... »

Ben Kavven fit un geste de surprise.

« Joseph a raison, dit le vieillard. Depuis quelques années je ne sais quel esprit de vertige a soufflé sur le Liban; les paysans, autrefois si soumis et si dévoués, nourrissent contre plusieurs de leurs cheiks des sentiments de haine et d'envie qui ont éclaté, il y a deux ans, dans plusieurs villages à la fois; les cheiks à leur tour se défient de leurs administrés; la division s'est glissée parmi nous, et tout royaume divisé contre lui-même périra, c'est le divin Maître qui l'a dit. Cependant chacun de nous s'occupe à planter ses vignes et à serrer ses récoltes, sans se mettre en peine de conjurer le péril qui nous menace.

— C'est bien cela, reprit Kharram, nous vivons sur un volcan, et nous ne faisons rien pour nous en garantir.

— Tu es lugubre aujourd'hui, cousin, pour un

homme de ton âge, interrompit Ben Kavven, qui craignait que cette conversation n'émût trop vivement son vieux père; secoue ces noirs pressentiments, et, en attendant le repas, allons faire un tour dans le champ, où je veux te montrer ma nouvelle plantation.

— Cousin, reprit Kharram d'un ton très-grave, je ne suis pas venu ici pour mon plaisir, mais pour consulter le vénérable cheik, et pour voir si son expérience lui suggérera quelque remède aux malheurs dont nous sommes menacés; laisse-moi donc lui exposer sans détour ma pensée tout entière, nous verrons plus tard les résultats.

— Parle, Kharram, dit le vieux cheik, tu es un homme de tête et de cœur; pour moi, je ne suis plus maintenant ce que j'étais jadis, il s'en faut de beaucoup, mais tout ce qui me reste de sang dans les veines, d'expérience et de jugement, est au service de mes frères.

— Je le sais, dit Joseph, et si tous les cheiks chrétiens avaient été comme toi justes et fermes, ils auraient conservé l'affection de leurs administrés, et les sourdes menées des Turcs, qui ont excité les troubles de 1858, n'auraient eu sur ceux-ci aucune action; car, vous avez dû le remarquer comme moi, c'est surtout du camp établi l'an dernier à Djunié par Khourchid-Pacha (1), que se sont répandues dans le Liban les idées révolutionnaires qui excitent les paysans à la révolte. Soyez-en persuadés, mes amis, l'affaire de Beit-Méri, le sac du couvent d'Aménik, qui vient d'être pillé et incendié par les Druses (2), et le massacre des trois chrétiens assassinés la semaine dernière dans le village de Katouli, ne sont point des faits isolés; ils sont, au contraire, la première explosion d'un complot ourdi contre les serviteurs du Christ par le fanatisme musulman.

— Tu t'exagères le danger, dit Ben Kavven fortému.

— Non, je cherche à l'envisager en face pour le combattre, si je le puis. Retirés dans votre beau domaine, au milieu de paysans que la contagion n'a

(1) « D'après l'organisation du Liban, signée en 1840 par les cinq grandes puissances, la montagne, presque entièrement indépendante, se gouverne par elle-même et paye seulement un léger tribut à la Porte, laquelle nomme les *kaïmakams*, qui administrent au sommet de l'échelle et qui doivent être choisis parmi les gens du pays. La région nord, jusqu'à un peu au delà du Nahar-el-Kelb, est soumise à un *kaïmakam* druse, sauf les deux villes de Zah'leh et de Deir-el-Kamar, dont la première se gouverne elle-même, et la seconde obéit directement à la Porte. » (*Une Persécution du christianisme en 1860*, par François Lenormant.)

Les *kaïmakams* sont les lieutenants de la Porte.

(1) « Le conflit de Beit-Méri en 1859, dit M. Lenormant, servit de prétexte à Khourchid-Pacha, gouverneur général de Beyrouth, pour établir pendant quelques mois un camp de troupes ottomanes à Djoun, au cœur même du Kuraoun. Une propagande révolutionnaire des plus actives partait de ce camp, excitait les paysans maronites contre les émirs, et complétait la désorganisation des districts chrétiens en y soufflant un esprit de désordre. »

(2) Le 17 avril 1860, le couvent grec catholique d'Aménik, près Deir-el-Kamar, fut pillé et incendié par les Druses, qui égorgèrent le supérieur.

pas encore atteints, vous n'avez pas encore remarqué sans doute le changement qui s'est opéré ; mais tous les chrétiens du littoral vous diront que, depuis la proclamation du Hatti-Houmayoun (1), un sourd mécontentement règne parmi les Turcs, irrités de voir les rayas (2) devenus leurs égaux devant la loi.

— Je sais, dit le vieux cheik, et c'est Ben Aridi, mon gendre, qui nous l'a conté, que l'an dernier les effendis (3) de Damas ne pouvaient supporter qu'il fût maintenant permis aux chrétiens d'aller à cheval dans la ville (4), de porter des habits de couleurs variées, et d'exercer publiquement les cérémonies de leur culte. Ils déploraient aussi la richesse des serviteurs du Christ, et s'effrayaient pour l'islamisme de la prépondérance actuelle des consuls européens.

— Eh bien, reprit Kharram, c'est cette irritation des Musulmans à Damas et dans tout l'Orient qui me fait redouter quelque infernale machination. Pour ne parler que du Liban, n'y voit-on pas les Turcs caresser les Druses, qu'ils abhorrent au fond du cœur, et réveiller la vicieuse haine de ces idolâtres contre les chrétiens ? Ils y parviendront aisément ; l'espoir du pillage, excitant les convoitises de nos turbulents voisins, suffirait seul pour les armer contre nous. Et pour tout vous dire, ajouta-t-il en baissant la voix, je sais par de secrets avis qu'Achmet-Pacha, gouverneur de Damas, a convoqué dernièrement, dans son palais même, les plus ardents ennemis du christianisme, et qu'ils sont sortis pleins d'une infernale joie de cette conférence secrète. Tant de signes qui annoncent une affreuse catastrophe ne nous feront-ils pas enfin ouvrir les yeux, et, semblables à l'agneau que l'on conduit à la boucherie, nous laisserons-nous égorger sans nous défendre ?

— Non, m'écriai-je avec feu, en rompant malgré moi le silence que j'avais, par déférence, observé jusqu'alors ; prenons les armes, et tuons le diable avant qu'il nous tue, comme on le dit dans mon pays !

— Je reconnais bien là l'ardeur chevaleresque de nos frères de France, dit Kaven en me tendant la main ; les Maronites sont braves aussi, et nos paysans combattent vaillamment pour la défense de leurs foyers. Les bras ne nous feront donc pas défaut, mais c'est la tête qui nous manque. L'émir Beschir-Achmed, notre kaïmakam, à qui devrait naturellement revenir l'honneur de nous commander, s'est fait expulser du pays il y a deux ans, tant était grande l'indignation que nous causait sa conduite pusillanime. D'autres émirs d'ancienne noblesse, depuis longtemps endormis dans le repos, sont d'une désespérante médiocrité ; il nous faudrait un chef intelligent, brave et actif, tel que tu étais, noble cheik, avant

que ton grand âge t'empêchât de pouvoir supporter les fatigues d'une périlleuse campagne.

— Soyez vous-même ce chef, dis-je à Kharram en l'interrompant avec vivacité ; les Druses et les Méfoulis ont été déjà plusieurs fois contraints de céder à l'effort de votre bras, votre nom est craint et respecté dans la montagne, et, pour moi, je tiendrai à l'honneur de servir sous vos ordres.

— Oh ! reprit Joseph, lors même que je serais digne du commandement, comment pourrais-je l'obtenir ! Étranger parmi nous, tu ne connais pas nos préjugés et tous les obstacles contre lesquels je me briserais sans aucun doute. Il nous faudrait un chef capable d'imposer aux diverses factions, non-seulement par la fermeté de son caractère et par ses talents, mais aussi par le prestige d'une naissance illustre. Où est-il l'homme habile qui pourrait être notre sauveur ? Beschir-Hassaf serait peut-être celui de nos émirs qui réunirait le mieux les conditions nécessaires pour commander le Liban ; il est d'une famille qui a longtemps gouverné la montagne avec gloire, et on le dit brave et honnête, quoique ambitieux. Il est ton cousin, noble cheik ; comme tous ceux qui te connaissent, il doit avoir pour toi de l'estime et du respect ; en confiant avec lui, tu pourrais le décider à agir avec énergie, et tu l'éclairerais de tes conseils.

— J'irai trouver Beschir-Hassaf, répondit le vieux cheik, quoique j'espère peu de son secours.

Cependant les domestiques venaient de servir le dîner, et nous nous mîmes à table sans parler davantage de ce qui nous préoccupait. Après le repas, Kharram demanda son cheval, et, malgré les instances que nous fîmes pour le retenir, il partit aussitôt, ayant, disait-il, des affaires pressantes à Eden.

XVI

Le lendemain au point du jour, le vieux cheik se mit en route, accompagné de Ben Kaven et de quatre vigoureux paysans, armés de fusils et de pistolets. Ils furent absents tout le reste de la semaine, et ne revinrent que le samedi soir ; je les attendais avec impatience, désireux de savoir ce qui se serait passé chez l'émir.

— Kharram est un noble cœur, me dit Ben Kaven à son retour, mais c'est un cerveau brûlé, et, comme je m'en doutais, il s'exagère les dangers que nous pouvons courir. Beschir-Hassaf a reçu mon père avec tous les égards dus à son âge, à son rang et à son mérite ; il a écouté ses avis avec une respectueuse attention, mais il lui a répondu que nous n'avions rien à craindre des Druses, qu'il connaissait beaucoup Khourchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, et qu'il en avait reçu l'assurance que les assassins des chrétiens de Katouli seraient recherchés et punis, et que la tranquillité du Liban ne serait pas troublée.

Le vieux cheik lui-même, quoique moins optimiste que son fils, me parut rassuré par son entretien avec Beschir-Hassaf ; il avait, du reste, admirablement supporté le voyage, et ne paraissait nullement fatigué de cette longue course à cheval par des chemins épouvantables.

Le lendemain de leur retour, nous vîmes arriver à Bennakir un hôte que nous n'attendions pas : c'é-

(1) Hatti-Houmayoun, traité de Paris du 30 mars 1856, par suite duquel, en Turquie, les sujets chrétiens devaient être traités à l'égal des Musulmans.

(2) Le mot de rayas signifie troupeaux ; les Musulmans l'appliquent aux chrétiens qui leur sont soumis.

(3) *Effendi*, bourgeois turc ; mot qui pourrait se traduire par notre mot de *Monsieur*.

(4) Jusqu'alors les chrétiens ne pouvaient monter que des ânes.

taient Ben Aridi, le beau-frère de Ben Kavven, le gendre du vieux cheik. Il venait tout exprès pour nous aider à assister au mariage de sa fille.

Nous n'avions pas encore exécuté la promesse que nous lui avions faite d'aller le voir à Damas, et le moment nous paraissait bien choisi pour cette visite; Elia se portait à merveille, mon petit Philippe était presque entièrement rétabli, et le vieux cheik éprouvait une douce satisfaction à la pensée de bénir ses petits enfants; Ben Aridi n'eut donc pas de peine à nous décider à le suivre. Le voyage de Marseille nous tenait toujours à cœur, mais nous convînmes, ma femme et moi, que nous nous embarquerions à Beyrouth immédiatement après notre retour de Damas. Une fois cette résolution bien arrêtée, nous nous occupâmes activement des préparatifs du départ; le vieux cheik fourbit ses armes, Elia rassembla dans un coffret ses plus beaux atours et ceux de ses enfants; elle y joignit une grande quantité de laine d'une blancheur et d'une finesse incomparables qu'elle avait filée de ses propres mains; Francis, qui était devenu un grand et beau garçon, s'occupait avec ardeur de l'équipement des chevaux et des provisions de route; mes enfants eux-mêmes, tout petits qu'ils étaient, prenaient part à ce mouvement; ils allaient et venaient dans la maison, rassemblant leurs jouets en riant et en chantant. Hélas! je ne puis me rappeler toute cette joie sans que mes yeux se mouillent de larmes, et sans que mon cœur, brisé par tant de tortures, ne sente ses blessures se rouvrir.

Nous partîmes un matin par le temps le plus admirable. De légers flocons de pourpre et d'or, glissant mollement dans l'azur des cieux, voilaient à demi le trop vif éclat du soleil; les rhododendrons en fleurs nous envoyaient leurs plus doux parfums; les faisans dorés se jouaient dans les bruyères, et les dentelures des rochers gigantesques se découpaient à l'horizon en gracieuses silhouettes.

Elia, enveloppée comme d'un nuage de son grand voile blanc, et tenant devant elle son plus jeune fils, montait une belle jument blanche qui hennissait de plaisir en respirant l'air du matin; je m'étais chargé de Philippe, et mes deux petites filles, Amina et Placidie, assises dans des paniers, se faisaient contre-poids sur les flancs d'un mulet, conduit par un serviteur fidèle. Le cheik, Ben Aridi et Francis montaient d'excellents chevaux, et deux mulets portaient nos bagages. Quant à Ben Kavven, quelques affaires urgentes le retenaient à Bennakir, mais il devait venir nous rejoindre sous peu.

Nous cheminâmes à petites journées, tantôt jouissant en silence de la vue des sites les plus pittoresques, tantôt répondant aux questions des enfants, ou charmant le voyage par quelques propos joyeux. Quand nous avions faim, nous nous arrêtions sous un arbre, autant que possible auprès d'une source d'eau vive; nous tirions nos provisions, nous nous asseyions à terre, et nous prenions joyeusement un frugal repas. Quand nous ne trouvions que de l'eau saumâtre, nous la mélangeions avec du café ou avec de l'eau-de-vie. Le soir, nos serviteurs donnaient l'orge aux chevaux, qu'ils laissaient paître librement dans les bruyères; puis ils dressaient nos tentes à l'abri de quelque rocher, tout en faisant rôti le quartier de mouton et en préparant le pilau

qui composaient le repas. Nous faisons ensuite en commun la prière du soir, à genoux, sous la grande voûte étoilée, et enveloppés de nos manteaux, nous nous endormions paisiblement sous l'œil du Seigneur, malgré l'humidité de la nuit et les cris des chacals.

Nous descendîmes ainsi des hauteurs du Liban, nous traversâmes la Cœlé-Syrie, et après avoir gravi le dernier col de l'Anti-Liban, nous embrassâmes d'un regard charmé les magnifiques environs de Damas.

Aucun pays au monde n'est plus beau, peut-être, que cette vaste plaine, à laquelle une ligne onduleuse de montagnes boisées sert de ceinture, et que les sept branches du Barada arrosent dans tous les sens, serpentant en rubans argentés au milieu du velours vert des prairies émaillées de fleurs, avant de se perdre dans le Bakr-el-Heidjany (1). Les arbres y poussent avec une puissance de végétation inconnue dans nos campagnes, et l'on peut y récolter, avec les dattes de l'Afrique, les produits de tous les climats de l'Europe et de l'Asie.

A mesure que nous approchions de Damas, après un séjour de quelques heures au village de Zébdany, où l'on ne trouve guère qu'une douzaine de familles catholiques, nous voyions une affluence de population à laquelle nous n'étions pas habitués dans les montagnes du Liban. Des troupes de villageois allaient et venaient, les uns à pied, d'autres sur leurs mules; des femmes turques passaient enveloppées de leurs voiles, et de longues files de chameaux, pesamment chargés, apportaient les denrées de contrées lointaines. La capitale de la Syrie nous apparaissait avec ses flèches, ses minarets, ses dômes superbes, au milieu du jardin embaumé qui sert d'écrin à cette perle de l'Orient.

Entrés dans la ville par la porte orientale (2), nous suivîmes quelque temps la *via Recta* (3), celle même que saint Paul, renversé et aveuglé sur la route de Damas, avait parcourue pour se rendre à la maison d'Ananie; puis faisant un détour pour gagner le quartier des chrétiens, nous arrivâmes chez Ben Aridi, où toute la famille, assemblée dans le divan, nous accueillit avec des cris de joie et des larmes de bonheur. Mariem, la future épouse, était une jolie brune, à peine âgée de quinze ans; Boutros, son fiancé, n'avait guère que vingt mois de plus. Ces deux aimables enfants, destinés l'un à l'autre dès le berceau, faisaient plaisir à voir par leur tendresse mutuelle.

C'était quinze jours après notre arrivée que leur mariage devait être célébré; nous passâmes ce temps à visiter Damas (4). Cette grande cité, l'une des villes saintes de l'islamisme, a été fondée par Hus, fils d'Aram et petit-fils de Sem, et agrandie par Damasus, dont elle a tiré son nom. Suivant l'historien Josèphe, Abraham aurait régné à Damas,

(1) Bakr-el-Heidjany, lac salé.

(2) Porte à trois larges ouvertures, dont deux sont murées maintenant.

(3) « La *via Recta*, longue d'une lieue, traverse Damas de part en part comme autrefois; elle est encore sa principale et sa plus riche artère. » (G. DE SALVETTE.)

(4) Damas, appelée Erch-Scham par les Musulmans.

qui serait restée la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Assiégée et prise tour à tour par les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Sarrasins, les Perses, les Turcs et les Égyptiens, elle est rentrée depuis quelque temps sous la dépendance des Turcs, qui en ont fait le chef-lieu d'un pachalik. Elle sert de rendez-vous aux pèlerins musulmans que leur zèle religieux conduit à la Mecque, et qui profitent de leur voyage pour trafiquer le long de la route avec les tribus nomades, et pour rapporter de l'Arabie des parfums précieux, et des tissus de soie et d'or (1).

La ville de Damas, encore enfermée dans l'enceinte fortifiée, construite par Sélim I^{er}, sur l'emplacement des anciens murs que les Arabes avaient élevés, vers l'année 630, à environ trois kilomètres de long. Dix-huit portes, dont chacune a son gardien, peuvent en livrer l'entrée. Ses rues, bien pavées et bordées de petits trottoirs, sont un peu plus larges et un peu plus propres que celles de la plupart des villes turques; ses maisons, construites en briques et en terre, sont d'une très-moderne apparence, mais plusieurs d'entre elles offrent à l'intérieur toutes les magnificences du luxe oriental: larges cours pavées de marbres précieux et rafraîchies par des jets d'eau, bosquets ombreux, jardins plantés d'orangers et d'arbres fruitiers; et dans les appartements, dont les plafonds sont peints à fresque, riches lambris de bois des Indes, moelleux tapis de Smyrne, glaces de Venise, meubles incrustés de nacre et d'ivoire, tout ce qui repose ou charme les yeux!

L'aspect un peu monotone de la ville est relevé par quelques monuments; on y remarque le serai, ou palais du pacha, les kans d'Azad-Pacha et de Soliman-Pacha, les cafés au nombre de cent cinquante, regardés avec raison comme les plus beaux de l'Orient, le grand bazar, dans lequel on peut réunir jusqu'à trois cents chameaux chargés de marchandises, et surtout les mosquées, dont la principale, bâtie pour les chrétiens, et autrefois dédiée à saint Jean-Baptiste, était un des plus beaux temples élevés à la gloire du Seigneur.

La population de Damas était dernièrement encore de 180,000 âmes, dont 130,000 musulmans, 30,000 chrétiens, grecs ou latins, et 20,000 juifs; ces derniers possèdent trois synagogues; les Grecs schismatiques avaient une église, et les catholiques remplissaient leurs devoirs religieux dans les chapelles de trois couvents latins, celui des Pères de la terre sainte, celui des Lazaristes, successeurs des Jésuites (2), et celui des Capucins.

Ben Aridi nous promena aussi dans les jardins

délicieux, plantés de cèdres, de palmiers, de figuiers et d'orangers, que le Barrada (1) arrose de ses eaux limpides; il nous fit remarquer sur la route de Jérusalem le lieu où s'opéra la conversion de saint Paul, et, entre les créneaux de la porte orientale, celui près duquel on assure que les premiers chrétiens descendirent l'apôtre hors des remparts pour le soustraire à la mort. Cet excellent Ben Aridi était si heureux de notre présence à Damas qu'il faisait tous ses efforts pour rendre notre séjour agréable, et son caractère doux et ouvert, sa gaieté communicative répandaient un grand charme dans notre cercle de famille; mais un jour qu'il était sorti seul pour une affaire de peu d'importance, il revint chez lui sombre et taciturne. Ni le babil des jeunes filles, ni les jeux des enfants ne parvenaient à le distraire de ses tristes pensées. Nous lui demandâmes s'il était malade, il prétendait un mal de tête et il fit quelques efforts pour nous cacher ses préoccupations, mais il était facile de voir qu'il était en proie à une vive inquiétude; il débitait avec une volubilité fébrile des phrases presque dépourvues de sens, puis il retombait malgré lui dans une rêverie douloureuse, et, dans un moment où ses regards étaient fixés sur la jeune fiancée, je crus apercevoir des larmes dans ses yeux: le lendemain il nous quitta de bonne heure sans nous proposer aucune promenade dans les environs, et en nous engageant même, sous je ne sais quel prétexte, à rester au logis.

« Ton mari nous cache quelque chose, dit Elia à sa tante.

— Je le crains, en effet, et j'en suis d'autant plus tourmentée, qu'il n'a jamais eu de secret pour moi, répondit celle-ci.

— Je crois savoir ce que c'est, dit le jeune Boutros, il n'est bruit dans la ville que des horreurs commises par les Druses sur les chrétiens des environs de Beyrouth.

— Que dis-tu là? s'écrièrent à la fois ma femme et ses cousines.

— Ces jours derniers ce n'était encore qu'un bruit vague, reprit le jeune homme, une de ces sourdes rumeurs qui semblent apportées sur l'aile de quelque mauvais génie; mais dès hier au soir il n'y avait, hélas! plus de doute; plusieurs chrétiens, échappés au massacre, sont arrivés à Damas et ont fait connaître d'horribles événements.

— Grand Dieu! mon père qui devrait être arrivé ici depuis quelques jours, et dont nous n'avons point de nouvelles! s'écria ma femme éperdue.

— Ce que l'on raconte est sans doute exagéré, reprit vivement le jeune homme; rassure-toi donc, Elia, et toi, Mariem, ma douce colombe, pourquoi te troubler ainsi? ton oncle ne court probablement

plusieurs pères, a été reprise avec ardeur par les Lazaristes. L'école française est devenue encore une fois impuissante à contenir les enfants qui s'y pressaient.

» Quatre prêtres et trois frères y dirigent quatre classes, dont une de français. L'enseignement religieux y domine, mais aucun élève n'en sort sans parler couramment le français et l'italien, sans savoir lire, écrire et calculer. » (G. DE SALVERTE.)

(1) Le Barrada (l'Albana et le Psarphar de l'écriture) se divise en sept branches.

(1) C'est pour cela que le pacha de Damas porte le nom d'Émir-Hadjî, ou prince du pèlerinage.

(2) « Quand, vers 1640, les premiers Jésuites furent appelés à Damas par le patriarche grec Euthymios, ils n'y trouvèrent que trois familles catholiques, sans compter ceux qui appartenaient aux rites orientaux. Un siècle plus tard, le zèle des missionnaires français, la fermeté des patriarches, la protection de nos rois et la bienveillance passagère de quelques pachas avaient porté à neuf mille le nombre total des catholiques, pour la ville seulement. »

» La mission des Jésuites, interrompue par le martyre de

aucun danger, ajouta-t-il en voyant la pâleur de sa fiancée. Ce n'est malheureusement pas la première fois que nous ayons à déplorer des violences exercées sur quelques-uns de nos frères en Jésus-Christ, mais, grâces à Dieu! nous sommes ici en sûreté, et les autorités nous protègent contre de pareilles horreurs. »

Le pauvre garçon se efforçait de paraître rassuré, mais on s'apercevait aisément qu'il était lui-même fortement ému. Nous lui fîmes plusieurs questions qu'il éluda, ne sachant rien de plus, ou ne voulant pas nous le dire. Dans ce moment, Ben Aridi revint, il était encore plus pâle et plus agité que la veille; il jeta un seul regard sur le groupe des femmes rassemblées autour du jeune homme, et remarquant leur émotion :

« Boutros a parlé, dit-il, j'aurais préféré qu'il fût plus maître de sa langue. »

Il alla s'accroupir au bout du divan, et appuya sa tête dans ses mains.

Il s'écoula plusieurs minutes d'un morne silence. Enfin notre tante se leva de la pile de coussins sur laquelle elle était assise, et, prenant la main de son mari :

« Mon cher Aridi, lui dit-elle avec douceur, nous en savons maintenant trop ou pas assez; dis-nous ce qui en est; il y a des doutes plus terribles encore que la vérité. »

— Non, non, répondit-il en secouant la tête, cette fois, l'imagination ne saurait aller au delà de la réalité.

— Cher oncle, dit Elia tremblante, vous nous faites mourir à petit feu; savez-vous quelque chose de mon père ?

— C'est surtout pour m'informer de lui que je suis sorti ce matin, et nul n'a pu m'en donner des

nouvelles, mais le Kesrouan est demeuré tranquille, et nous avons tout lieu d'espérer que Ben Kavven n'a rien à craindre au milieu de ses fidèles paysans, seulement il ne faut pas nous attendre à le voir arriver à Damas, car il y aurait de la folie de sa part à s'exposer maintenant aux dangers de la route.

— Et faudra-t-il, s'écria Boutros, que le jour de mon union avec Mariem soit retardé jusqu'à l'arrivée de Ben Kavven ?

— Pauvres enfants ! dit Ben Aridi avec des larmes dans la voix, plus de soixante villages chrétiens, brûlés à la fois, peuvent-ils être pour vous le flambeau de l'hymen ?

— Jésus ! Marie ! que de pauvres gens ruinés ! s'écrièrent les femmes.

— Et si ce n'était que la ruine, continua Ben Aridi, mais toutes les lois de la justice et de l'humanité violées, le sang coulant en grands flots, les chrétiens de tout âge et de tout sexe torturés avec tous les raffinements d'une cruauté diabolique, les membres coupés en morceaux, les enfants égorgés sur les genoux de leurs mères !.....

— Assez, assez, criai-je à Ben Aridi, en voyant les femmes prêtes à se trouver mal.

— Et ne faut-il pas qu'elles se familiarisent avec toutes ces horreurs ! Le moment n'est pas éloigné peut-être où la persécution nous atteindra à notre tour, et où il nous faudra choisir entre l'apostasie et la mort.

— Grâce à la miséricorde divine, notre choix ne serait pas douteux, dit Elia d'une voix ferme.

— Oh ! que le ciel éloigne de nous une si affreuse extrémité ! s'écria sa tante.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

On aura sans doute remarqué que notre catalogue de juin contient un grand nombre de compositions sérieuses et classiques dues aux auteurs célèbres. C'est que nous avons cette conviction que l'étude des grands maîtres est indispensable et doit être la base de toute éducation musicale bien dirigée. Sans cette étude, il n'y a pas de style, de correction, de goût possible. Dans la plupart des œuvres modernes, on ne saurait puiser cette précision du rythme, cette exactitude des mouvements, cette sévérité de la mesure qui doivent caractériser tout d'abord le véritable musicien. Aussi ne recommandons-nous les morceaux de musique légère que comme délassement ; la récréation devient nécessaire après tout travail sérieux. — Parmi les productions du jour auxquelles on peut reconnaître un mérite incontestable, dans le genre dont nous venons de parler, il faut citer les nouveaux quadrilles qui se trouvent dans notre collection de ce mois, tels que *les Petites Souris blanches*, de Battman; *le Fou du Prince*, de Lamothe; *le Chasseur*, de Bazière; et *Oh ! la la !* quadrille des plus

désopilants. Une charmante valse de Soriano, et une mazurka du meilleur goût, par Trébozien, méritent une mention spéciale.

Comme musique de chant, nous continuons à donner les morceaux détachés de la belle partition de Félicien David, *Lalla-Roukh*, et par le nombre des demandes qui nous arrivent, il nous est permis de juger que l'immense succès de cet ouvrage s'accroît encore.

Pour les amateurs de l'orgue ou harmonium, ce sympathique et grave instrument qui tend chaque jour à se populariser, — ce qui est une véritable conquête pour l'art, — nous recommandons la collection des morceaux tirés d'Haydn, Beethoven, Weber, Mozart, Haendel, Rossini, Mendelssohn, Rameau, Grétry, Bellini, etc., ainsi que des *chœurs* à trois parties, et des *chants syllabiques*, avec accompagnement d'orgue, par l'abbé Goupil. Cette musique d'orgue, qui ne fait pas partie de l'abonnement, étant marquée prix net, sera livrée avec une forte remise.

EMILE PRUDENT — CONCERT DU CIRQUE NAPOLEON TAMBERLICK



Tout brille, tout chante, tout s'épanouit en cette délicieuse saison, le soleil dans le ciel, la fleur dans la prairie, l'oiseau dans la forêt, le poète sous les ombrages. Lorsque nous voudrions causer avec nos jeunes lectrices des splendeurs de cette riche nature qui se réveille aujourd'hui avec tant de grâces et de parfums, il faut nous recueillir dans un solennel silence et prêter l'oreille au glas qui tinte lugubrement dans une église tendue de noir.

Jetez aux vents les roses et les pervenches de vos bouquets, jeunes filles, tressez des couronnes d'immortelles, et venez les poser religieusement sur le tertre qui recouvre un grand artiste mort hier.

Vous avez toutes connu Emile Prudent, un des contemporains de notre pléiade artistique; vous avez admiré la grâce, l'esprit, la verve et la finesse qu'il apportait dans l'exécution de ses œuvres; nul ne personnifiait autant que lui le côté saillant du caractère français. Moins profond, moins émouvant que Thalberg, dont il aimait à suivre l'école, il possédait plus de vivacité, plus d'élégance, plus d'imprévu. Improvisateur distingué, il fut assurément l'un de nos meilleurs pianistes; ses ouvrages ont une grande notoriété. Les fantaisies charmantes de la *Lucie* et du *Domino Noir*, les *Souvenirs de Beethoven*, les *Caprices de la Sonnambula*, le concerto-symphonie la *Prairie*, la *Danse des Fées*, la *Ronde de Nuit*, les *Hirondelles*, les *Naiades*, la *Barcarolle*, toutes ces compositions d'un charme inexprimable, forment un bagage musical de la plus haute portée. Aussi le nom d'Emile Prudent était-il universellement connu. Ses voyages l'avaient rendu célèbre dans les pays les plus lointains. Partout on citait avec enthousiasme le virtuose et le compositeur.

Né à Angoulême, le 3 avril 1817, il fut envoyé dès l'âge de dix ans au Conservatoire de Paris, et admis dans la classe de Zimmermann. Il remporta bientôt le premier prix et partit pour la Belgique, où il obtint de très-éclatants succès. Revenu à Paris pour se faire entendre dans les meilleurs concerts du temps, devant un public beaucoup moins indulgent que celui de nos jours, il y acquit une réputation qui ne se démentit jamais. La dernière de ses pérégrinations, entreprise avec Roger, de l'Opéra, devint pour les deux voyageurs une suite de triomphes et d'ovations. La mort l'a enlevé jeune encore, au moment où il mettait la dernière main à plusieurs compositions qu'attendaient impatiemment ses éditeurs.

Les adieux fraternels de tous les grands artistes

ont retenti sur sa tombe. Berlioz, H. Herz, Albéric Second, Monnais, et la plupart des professeurs et compositeurs du Conservatoire, assistaient au service divin. L'orchestre des Italiens a fait entendre une marche funèbre. M. Carvalho a tenu l'orgue de la façon la plus remarquable. Je vous le disais bien, jeunes filles, jetez au vent vos roses et vos pervenches, c'est l'immortelle des tombeaux qui doit les remplacer pour un jour.

Nous venons de parler de ceux qui ne sont plus, hélas! causons à présent de ceux qui restent. Il faut toujours revenir à la vie, qu'elle soit jonchée de fleurs ou d'épines, brillante de soleil ou obscurcie de brouillards. Avez-vous entendu parler du grand concert donné au Cirque Napoléon, en l'honneur de Notre-Dame des Arts, nouvelle sainte un peu mondaine du moderne calendrier? Afin d'attirer le public blasé par tant de solennités de ce genre, il fallait un nom retentissant. Or, Tamberlick et son *ut* faisaient rêver les directeurs. Mais comment atteindre l'étoile dont on voit les reflets dans un seau d'eau? Le fameux chanteur entendit parler de l'ambitieux projet, et vint lui-même offrir aux orphelins de l'art, l'appui de son concours gratuit. On devait entendre le 24 avril, dans l'immense arène du Cirque, un oratorio d'Alary, avec paroles d'Emile Deschamps et Emilien Pacini. Les billets étaient placés, les affiches couvraient les murs, lorsqu'une grippe mal avisée sévit sur le personnel chantant. Pendant ce temps Tamberlick appelé à Londres, signait un engagement avec le théâtre de Covent-Garden. Que faire? Tamberlick, averti de cette calamité publique, se décide à faire un coup d'Etat. Il traverse la Manche, organise et patronne le concert pour le 16 mai; y fait merveille avec son *ut*, et retourne à Londres chargé de couronnes et de bénédictions. — Voilà certes un grand cœur sous la poitrine d'un grand artiste!

L'orchestre du Théâtre-Italien était habilement dirigé par son chef habituel, M. Bonetti. Mesdames Pomerani, Marie Cruvelli et Broux-Laveyssière, MM. Tamberlick, Coulon et Bussine prêtèrent leur concours à cette œuvre de charité. Aussi la *Rédemption*, grande et belle page d'Alary, fut-elle religieusement écoutée par trois mille auditeurs enthousiastes. Les morceaux les plus remarquables étaient: le trio de la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, chanté par mesdames Pomerani, Cruvelli et Broux-Laveyssière. La grande marche funèbre qui commence la quatrième partie, le chœur des *Filles du Pasteur*, une romance de la *Vierge Marie*, enfin l'air du *Messie*, dans lequel Tamberlick lança le fameux *ut* de poitrine sur les hauteurs de Golgotha, avec une force et une ampleur dignes du sujet qu'il avait à interpréter. Ainsi finit glorieusement ce qui avait commencé sous de sinistres auspices. N'est-ce pas le cas de dire avec le proverbe que les jours se suivent et ne se ressemblent pas?

MARIE LASSAVER.



Correspondance.

THÉRÈSE A MADELEINE

VOTRE lettre m'a fait grand plaisir, chère amie. La régularité du programme de vos journées me fait bien augurer de l'avenir; votre *petite maman* est décidément très-contente de vous.

J'envie votre séjour à la campagne. J'aimerais à vivre avec vous au milieu des champs; respirant un air pur, allant chercher les grands bois, le bord de l'eau, les promenades où nous causerions de tant de choses! Au lieu de cela, je reste ici, puisque notre peu de fortune nous y force; d'ailleurs, la convalescence de ma bonne mère nécessite encore des soins trop multipliés pour oser quitter notre bonne ville de Paris.

Pour remplacer la campagne, j'ai mon jardin sur mes fenêtres; j'éprouve une joie de propriétaire à renouveler les fleurs de mes caisses, à semer des graines, et arroser mes plantes. C'est le grand luxe de notre modeste intérieur; je trompe ainsi la destinée, me contentant de ce que j'ai, sans murmurer de ce qui me manque.

J'ai compris par toutes les épreuves que nous avons eues à subir depuis mon enfance, que le bonheur est relatif. On peut presque dire : « Est heureux qui veut. » Le bonheur dépend, en grande partie, de nous-mêmes. J'excepte bien entendu ces jours cruels où l'on est sous le coup de grands malheurs; mais à part les douleurs inévitables qui nous frappent, une femme surtout est heureuse, lorsque dans la condition ordinaire de la vie, elle accepte avec soumission la destinée qui lui est faite, s'arrangeant des peines qu'elle doit supporter et des privations qui lui sont imposées. J'ai trouvé le repos dans cette maxime que ma mère m'inspira bien jeune encore; connaissant les misères de ce monde et me prévenant contre leur rigueur par la raison et la résignation.

Quelques-unes de mes amies restent comme moi à Paris, cet été; vous savez que je l'aime en tout temps. D'ailleurs, depuis que nous demeurons à Passy, nous sommes presque à la campagne, à la porte du bois de Boulogne; nous y allons presque chaque jour, non autour du lac et dans cette avenue des cavaliers, encombrée de voitures et de chevaux, mais dans les délicieux petits sentiers, au bord du ruisseau

qui traverse si pittoresquement le bois jusqu'à Longchamps; nous y sommes presque toujours seules, ce que vous aurez peine à croire; pourtant rien de plus vrai!

Souvent aussi, nous allons faire quelques excursions aux environs de Paris, à Saint-Cloud, à Saint-Germain, etc.; ces petits voyages ne sont pas dispendieux et amusent. Nous avons fait le projet d'une partie à Saint-Germain, pour lundi; je vous conterai notre voyage, si, en véritable campagnarde que vous êtes, vous voulez bien écouter cette course parisienne entremêlée de poussière et d'aventures; plus ou moins chargée de mirlitons et de pains d'épices.

Nous irons avec Louise, mon amie parfaite, comme vous dites. Il est vrai que je ne connais rien de meilleur et de plus charmant; elle a toutes les qualités et toutes les grâces à la fois; sa beauté a fait grand bruit cet hiver; mais le mariage qu'elle fait étonne beaucoup de monde, excepté ceux qui sont dignes de l'apprécier. Il faut que je vous en parle un peu, car nous ne parlons pas d'autre chose ici depuis que ce mariage est décidé.

Louise est riche; sa mère, en lui donnant une éducation accomplie, lui avait toujours recommandé de ne regarder la fortune que comme un don de Dieu, à la condition de l'employer noblement et sans égoïsme. Elle l'habitua de bonne heure à chercher exclusivement dans celui qui devait être son mari, les qualités et les vertus de l'homme de bien, sans exiger une richesse dont heureusement elle pouvait se passer.

L'année dernière, quand Louise eut ses vingt ans accomplis, madame Raimbault lui présenta deux partis dont le choix lui paraissait également convenable.

L'un était le marquis de ***, portant un des plus grands noms de France; riche et fort à la mode dans le faubourg Saint-Germain. Ses qualités s'arrêtaient à celles du vulgaire; il n'annonçait aucun défaut saillant de caractère. L'autre était un élégant du sport, ne parlant que des chevaux qu'il avait achetés, de ceux qui couraient le mieux; des prix à remporter; « au demeurant, le meilleur fils du monde; » fort rangé, du reste, économisant sur d'honorables dépenses pour payer celles de ses écu-

ries, et diminuant le luxe de son hôtel, pour avoir un beau cheval pur sang ou un groom de plus.

Louise les refusa tous deux. — D'abord, dit-elle à sa mère, le marquis de *** est trop grand seigneur pour nous; est-il besoin que mademoiselle Raimbault tout court, entre dans une famille noble où l'on estimera son argent, — la chose importante, — comme remplaçant tant bien que mal les quartiers de noblesse qu'elle n'a pas? Ma belle-mère dira en souriant avec malice, comme madame de Grignan disait des écus de sa belle-fille : « Il faut du fumier pour fumer les meilleures terres. » Bien obligé du compliment; je ne tiens pas à inspirer la centième édition de ce mot fameux. Si je dois rencontrer dans le monde un homme d'une grande noblesse et qu'il se fasse aimer de moi, je me résignerai à l'épouser, parce que je l'aimerai, et que j'aurai découvert en lui des qualités rares auxquelles il serait fou de renoncer par amour-propre. Sans cela, chère mère, dit-elle en embrassant madame Raimbault, qui l'écoutait avec orgueil, je n'entrerais jamais dans une famille plus noble que moi. Quant au second prétendant, j'en veux encore moins. Vous m'avez donné des goûts simples, l'habitude de la vie d'intérieur, l'amour de la piété, des bonnes œuvres, et enfin le désir d'être une femme toute à ses devoirs et à sa famille.

M. *** ne peut absolument me convenir pour remplir ce rôle que j'espère suivre toute ma vie. J'ai l'assurance que je ne serai jamais à la hauteur de ses conversations sur le turf, le sport, etc., exclusivement et inclusivement.

Vous figurez-vous la gaieté et la paix de notre ménage, lorsque, proposant à mon mari quelque promenade ensemble, quelques heures de repos et de solitude, il m'opposera les courses de Chantilly, où il est indispensable qu'il se trouve, quelquefois même celles d'Epsom, en Angleterre? Je lui offrirais une bonne œuvre à faire, il répondrait qu'il faut acheter un cheval; bref, il n'aurait ni mes goûts, ni mes sentiments, ni la religion que je mettrais dans tout ce qui a rapport à la vie séculaire et aux devoirs d'intérieur. La mère approuva sa fille, et les deux prétendants furent congédiés.

Mais il restait dans l'ombre, et M^{me} Raimbault le savait bien, un jeune homme qui n'osait parler d'amour, ni offrir sa main à mademoiselle Louise; il l'aimait profondément depuis longtemps; c'était M. Paul Darbel, fils unique d'une amie intime de madame Raimbault. Il avait une fortune honorable, mais moins grande que celle de Louise. Une partie de cette fortune fut sacrifiée pour payer les dettes de son père, lorsque celui-ci mourut.

L'ordre, l'économie, réparèrent ces pertes; et à vingt ans M. Darbel se destina à la littérature. Parti sérieux, presque toujours ingrat, où le mérite même est si souvent méconnu. Cependant depuis quelques années, Paul Darbel s'est fait un nom célèbre et apprécié dans les lettres, et chaque jour amène de nouveaux triomphes. Souvent M^{me} Raimbault l'avait questionné sur ses projets d'avenir; il répondait vaillamment que sa carrière était tracée, qu'il était heureux de cette vie belliqueuse et difficile; et que, quant à se marier, sauf à revenir pour tant sur cette décision, il pensait ne se marier jamais.

Cependant, il venait souvent chez la mère de Louise; madame Raimbault l'y attirait avec une persistance qui étonnait sa fille, mais elle n'en disait rien. A son insu, Louise aimait Paul; elle le disait encore moins; ne comprenant pas cette préférence placée au plus profond de son cœur, et que sa mère avait préparée de loin, sans qu'elle s'en doutât.

Bref, pour abrégé mon histoire, Paul et Louise vont se marier. Ils sont heureux au delà de toute expression. Leur bonheur est fondé sur un attachement véritable, sur l'estime de leurs caractères, sur les qualités et les vertus qu'ils possèdent, et leurs goûts en tout semblables. Vous jugez avec quelle joie la mère de M. Darbel voit ce mariage. Il était inespéré pour son fils; et celle qui va lui donner une fortune de plus de cent mille livres de rente sera bien accueillie dans la famille; autre calcul bien entendu, et que si peu de femmes savent comprendre. La nature humaine est faite de cette sorte qu'elle ne s'attache réellement et sérieusement qu'à ceux dont elle reçoit un avantage quelconque. Sans doute les cœurs privilégiés se lient par les bienfaits qu'ils donnent, mais en général ceux qui nous demandent toujours sans nous rien donner jamais, sont des êtres importuns dont nous faisons bon marché.

Je pense que vous désirez être au courant de ce que Louise va faire, tant pour sa toilette que pour les différentes dispositions qu'elle doit prendre après son mariage.

Pour sa toilette de mariée, elle sera des plus simples : une robe d'organdi sur un dessous de taffetas blanc; la robe, avec un large ourlet dans le bas, est à queue; le corsage entièrement doublé de taffetas; un voile de tulle et très-peu de fleurs sur la tête.

Elle habitera le château où elle est née, madame Raimbault le lui donne en dot. — Elle y établira une école de sœurs de charité; deux sœurs sont déjà demandées, et leur petite maison achetée. Comme j'irai très-probablement passer quelque temps avec elle, cet automne, je vous dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que je découvrirai de cet admirable cœur, qui sait si bien comprendre le vrai moyen de se faire beaucoup aimer.

MODES.

Les lois de l'étiquette sur les visites, sont décidément un grand embarras pour beaucoup d'entre vous, mes chères amies, à en juger par les fréquentes demandes que nous recevons; nous allons donc vous dire quelques mots sur les principales règles à observer.

Les visites du jour de l'an, vous le savez toutes, doivent être faites dans le mois de janvier, mais il faut autant que possible éviter de les prolonger beaucoup au delà de la première quinzaine de janvier.

Lorsque vous arrivez dans une ville, aussitôt que votre maison est organisée, commencez vos visites. Si vous êtes femme ou fille de fonctionnaire installez-vous aussi promptement que possible, puis faites vos visites accompagnée de votre père ou de votre mari, en commençant par celles dans l'administration dont il fait partie. Prenez à l'avance très-scrupuleusement

vos informations sur les personnes de la ville que vous désirez voir, afin d'éviter d'être plus tard forcée de rompre des relations, que vous auriez entamées vous-même. Après la réception d'un billet de mariage s'il y a encore quelque temps avant la cérémonie, faites une visite aux parents de celui des futurs que vous connaissez, si le jour est trop rapproché contentez-vous d'envoyer une carte; il serait indiscret de vous présenter dans ces derniers moments, entièrement consacrés à la famille. Après avoir assisté à la bénédiction nuptiale si vous ne l'avez pu avant, vous faites aux parents votre visite de félicitations; mais vous attendrez les jeunes mariés qui vous doivent la première visite, pour vous remercier d'être venue à leur mariage. Pour une naissance, les billets sont envoyés aussitôt que la jeune mère est en état de recevoir, alors votre visite doit se faire peu attendre, et la jeune femme la rendra aussitôt qu'elle sera complètement rétablie. Lorsque vous recevez un billet de mort, vous ne devez pas, à moins d'un empêchement sérieux, vous affranchir de ces tristes cérémonies, après le service vous verrez la famille, si elle reçoit; dans le cas contraire vous remettrez une carte. Si vous avez eu le malheur de perdre un de vos proches parents, vous devez au bout de deux mois environ rendre les visites aux personnes qui sont venues vous témoigner leur sympathie, au moment de l'événement; vous devez ces visites, même aux personnes que vous n'avez pas l'habitude de voir, comme simple remerciement de l'intérêt que l'on vous a marqué, sans que cela vous engage à continuer ces relations à l'avenir.

Vous devez également une visite dans les huit jours aux personnes chez lesquelles vous avez été à un bal ou à un dîner, et si vous ne pouvez accepter l'invitation, il faut vous en excuser à l'avance par une visite ou un billet.

Il est bien entendu que toutes ces règles ne sont que pour les relations peu intimes; en famille et entre amies, je ne sais rien de plus triste que ces susceptibilités qui nuisent à la véritable amitié. Ne comptez jamais avec vos amies, soit pour les lettres, soit pour les visites, et surtout n'allez pas vous fâcher si l'on se trouve en retard avec vous. Cherchez, au contraire, à trouver de vous-même une excuse pour ce retard, venant d'une personne que vous savez vous aimer réellement.

Ce que nous vous avons dit, mesdemoiselles, ne peut s'appliquer qu'à la France en général, et même, avec quelques nuances, suivant les différentes provinces; mais ces usages établis ne peuvent s'étendre à l'étranger, car, vous le savez, chaque pays a les siens, qui se trouvent souvent en opposition avec ceux d'une contrée très rapprochée. Si nous avons adopté l'affectueux *shake hands* britannique, il est certains points sur lesquels la politesse est bien différente; ainsi en France, par exemple, un homme qui, dans un escalier ou un chemin étroit, passerait à côté d'une dame sans se découvrir, serait à juste titre considéré comme un homme sans éducation; chez nos voisins au contraire, si les dames qu'il rencontre lui sont inconnues, et qu'il porte la main à son chapeau, on le trouve fort impertinent.

Nous voici tout à fait au fort de l'été! C'est le règne des étoffes légères. Pourquoi faut-il que les manches étroites soient venues, dans cette saison,

nous forcer à emprisonner nos bras, dans des épaulettes semblables à des manches d'habit d'homme, qui tout en étant faits de tissus légers, n'en sont pas moins fort chauds? Pour les jeunes filles, heureusement, les canezons blancs sont un moyen d'échapper à ce vilain mode.

Comme pardessus le collet l'a décidément emporté sur tous les autres; il se fait en cachemire, en alpaga, en grenadine, en foulard, en taffetas noir, etc. Le collet se porte à tout âge. Les châles ont aussi une très-grande vogue; ils sont en cachemire brodés ou en non, garnis de guipure, ou de dentelle pour grande toilette. L'écharpe pareille à la robe garnie de rubans ou d'un petit volant tuyauté est charmante pour jeune fille; on peut la faire aussi en taffetas noir. Quant aux écharpes, châles, ou mantelets en mousseline blanche ils sont complètement tombés.

Il y a une si grande variété dans les étoffes, que l'on n'a vraiment que l'embarras du choix. Le foulard des Indes fait toujours de fort jolies robes habillées et aussi de très-bonnes robes de fatigue; vous trouverez un grand assortiment de cette étoffe, 53, rue de Rivoli, à la Colonie des Indes, qui vous enverra franco un grand choix d'échantillons, des petits semés de croissants ou dessins turcs, sur fond blanc, gris acier, centre de rose, bleu mexicain, havane, cuir, etc.; des rayures ou quadrillés, des branches de fleurs sur fond pointillé, des petits bouquets pompadour, tous ces genres de dessins sont reproduits sur des fonds de toutes les nuances.

La toile japonaise est très-agréable pour la campagne, on peut la soutacher en laine noire ou la faire sans ornement. Les toilettes ordinaires sont, comme je vous l'ai déjà dit, en alpaga, mohair, etc.; on peut les orner de différentes manières: d'une broderie russe, d'une passementerie noire ou de nuance un peu plus foncée que la robe, ou bien encore de petits volants tuyautés. Pour la campagne et les voyages, on porte toujours le collet pareil à la robe ou le pardessus à manches également de même étoffe; ce dernier vêtement, tout en étant moins joli que le collet, se porte encore, il est préférable en voyage, car il laisse plus de liberté aux mouvements des bras. Pour compléter la toilette on met le chapeau rond en paille grise, orné de velours, et de plumes si vous le voulez; mais vous connaissez déjà notre opinion sur cet ornement pour les jeunes filles.

Les toilettes habillées sont toujours celles sur lesquelles il vous faut plus de détails. Je vais donc vous en citer quelques-unes.

La robe est en grenadine mauve, garnie dans le bas d'une ruche ou chicorée en étoffe pareille, le corsage à pointe, la manche demi-ouverte, bordée d'une petite ruche. Le col est en mousseline, garni de valenciennes, bas derrière et à pointe devant, comme ils se font tous en ce moment; la manche est à coude.

On met une écharpe pareille à la robe, ornée de la même chicorée que la jupe. J'ai vu chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, un charmant chapeau qui complète très-bien cette toilette, c'est une capote en tulle malines ornée d'une draperie en tulle dans laquelle est placé à gauche un bouquet de petites marguerites mauves. Dessous un bouquet semblable, posé du même côté dans une draperie en tulle.

Une autre toilette se compose d'une robe en foulard vert quadrillé en noir, d'un collet en taffetas noir garni d'une petite passementerie, et d'un chapeau en crin blanc, orné de petits rubans roses ou noirs mélangés de boutons de roses.

Pour toilette de jeune femme, je citerai une robe en taffetas gris, garnie dans le bas de deux plissés en étoffe pareille ou en ruban assorti; un châle de dentelle noire; un chapeau en crêpe tendu orné de dentelle et de roses rouges. Les plumes dans cette saison ne se portent guère, excepté pour une cérémonie ou sur les chapeaux ronds.

Plusieurs personnes nous demandent en ce moment des renseignements pour toilette de mariée fort simple. La robe peut se faire en taffetas, ornée dans le bas de trois bouillonnés en taffetas, recouverts de tarlatane et séparés par de petits rouleaux en taffetas; les manches et le tour du cou sont garnis de même. Ou bien on fait la robe en gros de Tours, la jupe unie, le corsage à pointe, les manches ornées d'une passementerie, le col et les manches

en angleterre, le voile en tulle illusion, la guirlande et le bouquet en fleurs d'oranger ou mélangé de fleurs blanches de la saison, mais je préfère celles exclusivement en fleurs d'oranger, dont madame Beaussier fait des coiffures fort légères. Le voile se porte rabattu sur le visage, et le couvre entièrement; cependant quelques personnes le relèvent, mais il est réellement mieux de le garder baissé jusqu'à la fin de la cérémonie.

Malgré votre empressement à partir pour respirer le grand air, il ne faut pas négliger l'ordre à établir dans votre maison; surtout pliez soigneusement les rideaux après les avoir battus et brossés, et renfermez-les avec un préservatif contre les vers. Pour les rideaux blancs, il est nécessaire de les faire laver et de les ranger sans être repassés, car l'empois casse les fils de l'étoffe. Autant que possible, n'attendez pas aux derniers jours pour tous ces arrangements intérieurs qui, lorsqu'ils sont faits trop tard, causent un grand trouble au moment du départ.

EXPLICATIONS

Planche VII

COTÉ DES BRODERIES : 1, Taie d'oreiller — 2, Mouchoir application — 3 à 6, Pèlerine mousseline — 7 et 8, Parure sur toile — 9 et 10, Parure mousseline — 11, Bande pour garniture — 12, Coin pour rideau — 13, Mouchoir avec A. L. — 14, *Thalie* — 15, G. F. avec couronne de baron — 16, M. F. avec couronne de baron — 17, T. D. — 18, N. P. — 19, *Augustine* — 20, N. C. — 21, C. B., enlacés — 22, *Marie* — 23, Écusson avec E. L. N. — 24, J. R. avec couronne de baron — 25, *Claire* — 26, C. D. — 27, *Annette*.

COTÉ DES PATRONS : 1 et 2, Bonnet d'enfant en mignardise — 3, Alphabet — 4 et 5, Collet — 6 et 7, Pantalon de petite fille — 8 à 14, Camisole — 15, J. F. avec couronne de baron — 16, Coussin en cuir brodé en chaînette — 17, Bande en crochet tunisien brodée en chenille — 18, Bande en lacet pour jupon — 19, *Christine* — 20 à 22, Panier à ouvrage — 23 à 30, Primevère de Chine.

COTÉ DES BRODERIES

1, TAIE D'OREILLER pour baby, plumetis et feston sur percale fine.

2, MOUCHOIR rond, application de batiste sur tulle, cordonnet et jours.

3 à 6, PÈLERINE en mousseline, plumetis et feston.

3, Devant.

4, Moitié du dos.

5, Garniture du bas de la pèlerine.

6, Garniture du tour du cou.

Cette bande se trouvant par erreur trop large, on la diminuera de l'intervalle compris entre les deux lignes droites.

La garniture n° 5 est froncée sur le trait indiqué pour former la tête du volant, et celle n° 6 au milieu pour faire la ruche du haut de la pèlerine.

7 et 8, PARURE en toile, plumetis. La manche se fronce sur le poignet n° 8 du côté de la piqure, et se boutonne sur le bras.

9 et 10, PARURE en mousseline et valencienne; plumetis. Le coin du col est garni d'une valencienne qui derrière est montée au poignet du fichu.

La manche est à coude et très-peu froncée au poi-

gnon n° 10, qui est fermé, étant assez large pour passer la main; chaque entre-deux est garni d'une valencienne semblable à celle du col. On peut aussi en ajouter une en haut et en bas du poignet.

11, BANDE pour garniture, feston, plumetis et cordonnet.

12, COIN et SEMÉ pour rideau en mousseline, plumetis et feston.

13, MOUCHOIR avec A. L., plumetis.

La broderie se fait en partie sur l'ourlet, à 1 centimètre du bord du mouchoir.

14, *Thalie*, plumetis et cordonnet.

15, G. F., avec couronne de baron, plumetis.

16, M. F. enlacés avec couronne de baron, plumetis.

17, T. D., plumetis et cordonnet.

18, N. P., cordonnet et plumetis.

19, *Augustine*, plumetis.

20, N. C. enlacés, plumetis et cordonnet.

21, C. B. enlacés, plumetis et cordonnet.

22, *Marie*, plumetis et cordonnet.

23, Écusson avec E. L. N., cordonnet et plumetis.

24, J. R. avec couronne de baron, plumetis et cordonnet.

25, Claire, plumetis et cordonnet.

26, C. D., cordonnet et plumetis.

27, Annette, plumetis.

COTE DES PATRONS.

1 et 2, BONNET en mignardise pour enfant.

La mignardise est une petite passementerie ornée de picots de chaque côté; vous pouvez vous la procurer en soie noire ou en coton blanc, à la maison Sajou, 52, rue de Rambuteau.

Bâtittez la mignardise sur le dessin en papier, en ayant soin de faire un point de plus, un peu serré aux endroits où la mignardise est croisée. Le dessin entièrement couvert, prenez du fil d'Irlande très-fin et joignez les étoiles, au bord, en saçant comme l'indique le coin échantillonné, c'est-à-dire en piquant alternativement l'aiguille dans un picot du bord, et dans un picot d'une étoile. Lorsque vous avez ainsi lacé une partie du dessin, vous revenez en saçant de même sur ce que vous venez de faire, mais en tournant le fil une fois autour de chaque fil allant d'un picot à un autre; le nombre de picots n'étant pas toujours égal d'un côté à l'autre du dessin, il faudra quelquefois passer le fil trois fois dans le même picot, ainsi qu'il est représenté au sommet de la boucle du bord, qui est complètement terminée au croquis n° 1. L'intérieur des branches des étoiles forme un jour: fixez le fil dans un picot à l'un des angles, piquez l'aiguille dans le picot de l'angle opposé, tournez deux fois le fil autour de ce fil tendu de manière à revenir au centre; lancez le fil à l'un des angles du milieu de la branche, revenez au milieu en tournant, piquez l'aiguille à l'angle opposé, revenez au milieu toujours en tournant le fil, dirigez-vous ainsi du milieu à tous les picots, et ramenez le fil au milieu en le tournant deux fois autour des fils simples; le premier seulement doit rester simple jusqu'au milieu; tous vos fils étant préparés et l'aiguille ramenée au milieu, vous tournez cinq ou six fois autour du centre, en passant l'aiguille alternativement en dessus et en dessous de vos fils pour former le rond mad indiqué par un point noir; dans le travail de ce rond vos fils doivent être contrariés à chaque tour, si vous avez un nombre pair de fils, vous passerez l'aiguille sur le fil simple du commencement sans le compter, c'est-à-dire en le considérant comme nul. Le rond terminé, vous revenez en tournant sur votre premier fil qui est resté simple, puis vous arrêtez. Aux endroits où les picots se touchent, comme aux côtés des branches, il faut passer un fil que vous tournez comme celui du bord. Les grands intervalles se font comme l'intérieur des branches, mais par parties, afin d'éviter les fils trop longs; dirigez-vous sur le croquis, pour ce travail; nous donnerons prochainement d'autres dessins avec des jours plus variés.

3, ALPHABET.

Nous trouvant dans l'impossibilité de répondre aux nombreuses demandes de chiffres que nous recevons, nous publions un alphabet de lettres anglaises, et bientôt nous en donnerons un de lettres gothiques, disposées également dans un large quadrillé, la difficulté de l'emploi des lettres données en alphabet étant la distance à mettre entre les deux lettres. Il suffira de prendre le calque de la première lettre dont on voudra former le chiffre, et de tracer

la raie de droite et celle du bas de son cadre; pour bien piquer la seconde lettre, on posera exactement la raie de droite de la première lettre sur la raie de gauche de la seconde, dont on fera ensuite le calque.

4 et 5, COLLET.

Il faut, pour retirer le patron du collet, prendre séparément le patron de chaque partie repérée, en laissant un demi-centimètre de plus sur la ligne indiquant le pli, afin de pouvoir coller les trois morceaux pour avoir le patron complet. Le collet se fait en drap léger avec passementerie en cachemire, en étoffe pareille à la robe, en taffetas ou en gros de Tours orné de passementerie ou de dentelle; pour le faire pareil à la robe, il doit être un peu plus court que le patron, et encore plus court s'il est garni de dentelle.

6 et 7, PANTALON de petite fille.

Ce pantalon peut être orné de petits plis au-dessus de l'ourlet, d'une broderie mate, ou d'entre-deux brodés séparés par des plis.

8 à 14, CAMISOLE.

8, Devant.

9, Dos.

10, Col.

11, Poignet de la manche.

12, Revers du poignet.

13, Manche.

14, Croquis de la camisole.

Les plis des épaules sont retenus par une très-petite bande piquée des deux côtés, posée à 10 centimètres de la couture.

15, J. F. avec couronne de baron, plumetis.

16, Coussin en cuir brodé en chaînette.

Ce dessin se compose de deux rubans qui se croisent; au milieu de chaque ruban est une passementerie en or à picots appelée *point d'Espagne* qui est représentée sur le coin échantillonné; de chaque côté sont deux rangs en points de chaînette faits avec de très-gros cordonnet, le large trait noir indique la nuance bleue, le rang qui le touche est orange; de l'autre côté, le rang contre la passementerie est ponceau et le quatrième vert. Ce coussin, d'un genre tout nouveau, se trouve chez mademoiselle Hilaire, 3, rue de Rohan, qui pourra le procurer échantillonné, et si l'on veut avec un dessin frappé en or pour remplacer la passementerie. On pourra également faire monter dans cette maison, le papier à ouvrage dont nous donnons le croquis au n° 21.

17, BANDE en crochet tunisien.

Consultez, pour le crochet tunisien et le crochet bouclé ou astrakan, l'explication numéros 26 et 27 du mois de mars. Faites, avec de la laine bleu de ciel, des bandes sur 21 mailles, de la longueur nécessaire à l'objet auquel vous destinez ce travail, soit coussin ou dessus de lit. La bande terminée, vous brodez au passé avec de la chenille très-fine les marguerites blanches à cœur jaune, représentées sur le croquis en les éloignant de trois points du bord. De chaque côté de la bande, faites avec de la laine blanche deux rangs de crochet bouclé, un rang de + 1 bride prise sur la boucle. — 1 demi-bride, retournez au signe + terminez par deux rangs de crochet bouclé. Passez dans le rang à jours un ruban bleu, en laissant toujours comme il est indiqué sur le croquis deux brides sous le ruban — une dessus — deux de sous, etc. Si vous préférez ne pas mettre de

ruban, vous remplacerez le rang à jours par deux rangs de crochet russe en laine bleue. Vos bandes étant terminées, vous les réunissez par un surjet ou par une couture au crochet.

18, BANDE pour jupon.

Ce dessin se brode en lacet au-dessus de l'ourlet du jupon, on peut le répéter deux fois en séparant par des plis.

19, *Christine*, plumets et cordonnet.

20 à 22, PANIER à ouvrage.

20, Fond du panier.

21, Croquis.

22, Détail du travail.

Prenez une bande en canevas de Chine très-fin de 50 centimètres sur 11 et brodez en point de marque avec de la soie d'Alger le dessin n° 22, le point du milieu est noir, les quatre points du tour verts; le point croisé sur le vert se fait en cordonnet d'or. Taillez sur le n° 20 un fond en carton que vous enfermez entre deux morceaux de taffetas vert légèrement ouatés et réunis par un surjet; le morceau qui formera la partie extérieure du fond peut être en percaline. Prenez une bande en taffetas de la longueur de la bande en canevas et ayant un peu plus de deux fois la hauteur, faites une coulisse en haut de cette bande, ouatez légèrement la partie sur laquelle vous poserez le canevas, enfermez les anses entre la doublure et le canevas; couvrez le bord du haut d'une ruche en taffetas vert liseré de noir, réunissez le panier au fond par un surjet que vous couvrez d'une petite corde, appelée *nervure*, verte et noire. Passez dans la coulisse du sac en taffetas une ganse dont vous enfermerez les bouts dans des glands de chêne.

Les glands se font sur des moules en bois que l'on trouvera chez M^{lle} Ribault au prix de 40 centimes la douzaine. Couvrez votre moule avec de la soie plate verte que vous étendez soigneusement avec votre aiguille à chaque point, c'est-à-dire chaque fois que vous avez passé la soie dans le trou du moule; il faut l'étendre ainsi, car si vous faites un trop grand nombre de points, le trou deviendrait trop étroit pour laisser passer les ganses. Prenez ensuite du cordonnet noir, tournez deux fois autour du moule au-dessous de la partie en relief du gland, serrez fortement par un nœud, puis couvrez la partie gonflée du gland de plusieurs rangs d'un point de feston très-lâche qui formera filet; vous prenez le premier rang dans le cordonnet tourné autour du moule; pour les autres rangs, vous piquez toujours l'aiguille dans le point placé au-dessus à côté de celui que vous venez de faire; au dernier rang, vous passez successivement l'aiguille dans tous les points de ce rang comme dans une coulisse, serrez fortement et passez l'aiguille dans l'intérieur du moule pour arrêter votre soie. Arrêtez les deux bouts de la ganse avec une soie que vous tournez plusieurs fois en serrant, faites quelques points dessus pour éviter qu'elle se déroule. Passez un fil fort au milieu de la ganse, enflez-le en double dans une aiguille à tapisserie; passez-la dans le moule en la piquant du côté recouvert de filet; entrez le bout de la ganse dans le moule; retirez le fil qui vous a servi à la faire passer; fixez la ganse au moule par quelques points, et avant d'arrêter votre soie, posez à l'extrémité du gland une petite perle en jais noir.

23 à 30, PRIMEVÈRE de Chine.

Vous posez successivement tous vos pétales sur le caoutchouc; vous faites, avec la pince, trois ou quatre rayures du haut en bas du pétale, puis, avec une petite boule de fer que vous faites chauffer, vous appuyez sur le haut du pétale pour le faire tourner.

Vous attachez avec de la soie verte trois petits pistils jaunes à un fil de fer très-fin; vous le passez dans un tube préparé à l'avance, vous rabattez les dents du tube, vous mettez un peu de pâte, et vous collez votre pétale. Il faut que les pistils soient à la hauteur de la fleur. Mettez un calice à chaque fleur, vous le collez au bas de votre tube, que vous avez attaché à l'avance.

Les boutons se font en griffant le pétale n° 29, avec la pince; on y met un calice et pas de tube.

Pour monter une primevère, vous formez trois touffes; la première, composée de cinq fleurs sur le patron n° 28, une fleur sur le patron n° 27, une fleur sur le patron n° 26, et trois boutons sur le n° 29; la deuxième, composée de trois grandes fleurs, deux moyennes, une petite et deux boutons; la troisième, composée de deux grandes fleurs, une moyenne, une petite et un bouton; puis un petit rejeton que vous placez au milieu du pied de primevère un peu bas; il se compose d'une petite fleur et d'un bouton.

Vous montez chaque touffe sur une tige de fil de fer souple que vous cotonnez beaucoup; vous tournez un papier *serpente* vert autour des tiges, puis vous les gomez; ensuite vous les poudrez avec de la laine découpée à cet effet.

Les tiges doivent avoir de quinze à vingt centimètres de longueur. Vous montez également les feuilles sur une grosse tige souple cotonnée. Vous réunissez les trois touffes de fleurs et les feuilles en les plaçant à des hauteurs inégales, afin d'imiter la plante naturelle.

On trouve les tubes, les calices et toutes les autres fournitures, 43, rue Richelieu, chez M^{me} Beaussier, qui donne des leçons de fleurs.

Notre dernier numéro contient un dessin spécial pour broder le tulle à mailles rondes. Nous prévenons nos abonnées que ce genre de dessins, breveté s. g. d. g., est la propriété exclusive de M. Simart, 64, rue Rambuteau, à Paris, chez qui l'on trouvera un grand choix de ces dessins et toutes les fournitures pour travaux de dames.

TAPISSERIE COLORIÉE

Carré; dessin cachemire pouvant servir pour coussin ou tapis.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard. — Corsage décolleté. — Pélerine en mousseline à plis avec garniture en mousseline. — Chapeau en crin blanc orné de fleurs dessus et dessous.

Toilette de petite fille. — Robe en mohair, garnie d'un petit plissé de même étoffe. — Corsage décolleté. — Manches courtes. — Ceinture à pointes devant, derrière et sur les côtés, ornée d'un petit plissé. — Guimpe et manches en organdi.

Toilette de jeune femme. — Robe de toile japonaise soutachée. — Collet pareil. — Chapeau en paille d'Italie avec draperie en ruban paille, retenue par

des pattes en velours noir; orné de coquelicots dessus et dessous. — Col en toile, manches en organdi avec poignets en toile.

LINGERIES DE M^{me} MAUREAU

2, rue de Tournon.

1, Chapeau de paille de riz orné d'un bouquet de bourrache, ruban de taffetas bleu.

2, Tablier d'enfant avec petits plis et entre-deux brodés formant carreaux posés en biais.

3, Chapeau en paille de riz garni de taffetas paille.

Bouquet de coquelicots et petits velours retenant la draperie.

4, Col en application de guipure sur toile.

5, Robe de baptême garnie d'entre-deux brodés de petits plis et d'une large garniture en broderie anglaise.

6, Col en application de valenciennne sur toile.

7, Manches assorties au col n° 4.

8, Manche plate en mousseline garnie d'entre-deux brodés séparant de petits bouillons. Garniture tuyautée.

Mosaïque

LA PRÉSENCE DE DIEU.

Un secret frissonnement, produit par ta présence universelle, m'agite, ô Dieu! Un doux tremblement parcourt mon cœur et mes membres. Je sens que tu es là où je pleure, ô Dieu!

De ta face, ô Infini, part un regard scrutateur qui pénètre mon cœur toujours ouvert pour toi. Sois saint devant lui, ô mon cœur! Sois sainte, ô mon âme, échappée du souffle de l'Éternel!

KLOPSTOCK.

Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres.

M^{me} DE LAMBERT.

ÉNIGME.

Je suis un produit d'Amphitrite,

Je sers de trompette aux Tritons.

L'organe par lequel l'homme perçoit les sons, Offre une cavité qu'il n'est pas insolite

D'appeler aussi par mon nom;

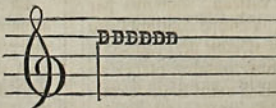
J'habite dans les eaux et ne suis pas poisson.

Le mot du Logogriphe de Juin est : MICHEL, où l'on trouve : MICHE — MIEL — LIE — LIME — LICE — CIME — CIEL.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Chacun a sa marotte.

RÉBUS

1863



LA